

**LA VIE
ET LES
AVENTURES**

**SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOË.**

CONTENANT
Son retour dans son Isle, ses autres nouveaux
Voyages & ses Réflexions.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME QUATRIÈME.

Nouvelle Édition, avec Figures.



A PARIS.

Chez **LAURENT PRADT**, Quai des
Augustins, à la Source des Sciences.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



LA VIE
ET LES
AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOË.

A T K I N S nous dit qu'il étoit rempli d'horreur, en disant à sa femme que Dieu voit & entend tout, & qu'il connoît nos pensées les plus secrètes; en songeant que, malgré cette vérité, il avoit osé faire un si grand nombre de mauvaises actions.

LA F. Miséricordieux ! que voulez-vous dire par-là ?

G. At. Il est notre Créateur & notre Pere. Il a pitié de nous, & nous épargne.

LA F. Quoi ! il n'est pas en colère contre vous ; il ne vous tue pas quand vous fa-

Tome II. Partie IV.

A

2 LES AVENTURES
tes du mal ? Il n'est donc pas bon lui-même,
ou il n'a pas beaucoup de force.

G. Ar. Il est infiniment bon, ma chere
femme, infiniment grand, & capable de
nous punir. Fort souvent même il donne
des exemples de sa justice & de sa ven-
geance, en faisant périr les pécheurs au
milieu de leurs crimes.

La F. Il ne vous a pas tué pourtant ; il
faut donc qu'il vous ait averti qu'il ne vous
tueroit pas, & que vous ayez fait un ac-
cord avec lui, de pouvoir faire du mal, sans
qu'il soit en colere contre vous, comme
contre les autres hommes.

G. Ar. Bien loin de-là, mon cœur,
j'ai péché hardiment par une fausse confian-
ce en sa bonté, & il auroit été infiniment
juste, en me détruisant, comme il a sou-
vent détruit d'autres pécheurs.

La F. Il est donc bien bon à votre
égard ; qu'est-ce que vous lui avez dit pour
l'en remercier ?

G. Ar. Rien, ma pauvre femme ; je
suis un indigne scélérat, rempli de la plus
noire ingratitude.

La F. Mais vous dites qu'il vous a fait ;
que ne vous a-t-il fait meilleur ?

G. Ar. Il m'a fait comme il a fait tous
les autres hommes ; mais je me suis corrom-

DE ROBINSON CRUSOË. 5
pu moi-même, j'ai abusé de sa bonté, &
je suis parvenu à ce comble de scélératesse
par ma propre faute.

La F. Je voudrois que vous fissiez en
sorte que Dieu me connût ; je ne le fâche-
rois pas, je ne ferois point de mauvaises
choses.

G. Ar. Vous voulez dire, ma chere,
que vous souhaiteriez que je vous fisse con-
noître Dieu ; car Dieu vous connoît déjà,
& il n'y a pas une seule pensée qui lui soit
inconnue.

La F. Il sçait donc aussi ce que je vous
dis à présent ? Il sçait que je souhaite de le
connoître ? Hélas ! qui pourra faire en for-
te que je connoisse celui qui m'a faite ?

G. Ar. Ma chere, je suis au désespoir
de n'être pas en état de vous éclairer là-
dessus ; c'est lui seul qui doit se faire con-
noître à vous ; je m'en vais le prier de vous
enseigner lui-même, & de me pardonner
de m'être rendu indigne & incapable de
vous instruire.

C'est là-dessus qu'Atkins, pénétré de
douleur de ne pouvoir pas satisfaire au désir
ardent qu'avoit sa femme de connoître
Dieu, s'étoit jetté à genoux, pour prier
l'Esprit Saint d'illuminer cet esprit téné-
breux par la connoissance salutaire de l'E-
vangile, de lui pardonner ses péchés à lui.

même , & de vouloir bien se servir d'un aussi indigne instrument pour la conversion de cette malheureuse Payenne. Après avoir été prosterné en terre pendant quelques momens , il s'étoit remis auprès de sa femme , & la conversation recommença de la maniere suivante.

LA F. Pourquoi vous êtes-vous mis à genoux ? Pourquoi avez-vous parlé ? Que signifie tout cela ?

G. AT. Je me suis mis à genoux , ma chere femme , pour m'humilier devant celui qui m'a fait ; je lui ai dit *Oh* , comme vos vieillards font au faux Dieu *Benamuchée* ; je veux dire, que je lui ai adressé mes prieres.

LA F. Et pourquoi lui avez-vous dit *Oh* ?

G. AT. Je l'ai prié d'ouvrir les yeux de votre entendement , afin que vous puissiez le connoître & lui être agréable.

LA F. Peut-il faire cela encore ?

G. AT. Sans doute , il peut faire tout ; rien ne lui est impossible.

LA F. Et il entend tout ce que vous lui dites ?

G. AT. Certainement. Il nous a ordonné de le prier , avec promesse de nous écouter , & de nous accorder ce que nous lui demanderions.

LA F. Il vous a ordonné de le prier ?

Quand vous l'a-t-il ordonné ? Où vous l'a-t-il ordonné ? Il vous a donc parlé lui-même ?

G. AT. Non , ma chere , il ne nous a point parlé lui-même ; mais il s'est révélé à nous de différentes manieres. Il a parlé autrefois à quelques Saints Hommes , en termes fort clairs , & il les a dirigés par son esprit , pour rassembler toutes ses loix dans un livre.

LA F. Je ne vous comprends pas. Où est ce livre ?

G. AT. Hélas ! ma pauvre femme , je n'ai pas ce livre ; mais j'espere que je le trouverai un jour , & que je vous enseignerai à le lire.

(C'est dans cette occasion que nous l'avions vu embrasser sa femme avec beaucoup de tendresse , mais en même tems avec beaucoup de chagrin de se voir sans bible).

LA F. Mais comment me ferez-vous comprendre que Dieu lui-même a enseigné à ces hommes à faire ce livre ?

G. AT. Par la même règle par laquelle nous sçavons qu'il est Dieu.

LA F. Hé bien ! par quelle règle , par quel moyen sçavez-vous qu'il est Dieu ?

G. AT. Parce qu'il ne nous ordonne & ne nous commande rien qui ne soit bon & juste , rien qui ne tende à nous rendre

parfaitement bons & parfaitement heureux, & par ce qu'il nous défend tout ce qui est mauvais en soi-même, ou mauvais dans ses conséquences.

LA F. Ah ! je voudrois bien comprendre tout cela ; je voudrois bien voir tout ce que vous venez de dire. Il enseigne tout ce qui est bon, il défend tout ce qui est mauvais, il récompense le bien & il punit le mal, il a fait tout, il donne tout, il m'entend quand je lui dis *Oh*, il ne me tuera pas si je souhaite d'être bonne ; si je veux faire du mal il peut me tuer, mais il peut m'épargner aussi, & il est pourtant le grand Dieu. Eh bien ! je crois qu'il est le grand Dieu ; je veux lui dire *Oh* avec vous, mon cher.

C'est ce discours qui sur-tout avoit touché le cœur d'Atkins. Il s'étoit mis à genoux avec sa femme pour prier Dieu tout haut de l'illuminer de son Saint-Esprit, & de faire en sorte par sa Providence, qu'il pût trouver une Bible, afin de la lire avec sa femme, & de la faire parvenir par-là à la connoissance de la véritable Religion.

Parmi les autres discours qu'ils eurent en suite de cette prière, sa femme lui fit promettre, puisque, de son propre aveu, toute sa vie n'avoit été qu'une suite de pé-

chés propres à *provoquer la colere de Dieu*, de la réformer, & de ne plus irriter Dieu de peur qu'il ne fût ôté du monde, & qu'elle ne perdit par-là le moyen de connoître mieux la Divinité ; enfin de peur qu'il ne fût éternellement misérable lui-même, comme il lui avoit dit que les méchans feroient après leur mort.

Ce récit nous toucha beaucoup l'un & l'autre, mais sur-tout le jeune Religieux. D'un côté il étoit extasié de joie ; mais de l'autre, il étoit cruellement mortifié de n'entendre pas l'Anglois, pour pouvoir parler lui-même à cette femme, qui avoit de si excellentes dispositions. Revenu de ses réflexions, il se tourna vers moi, en me disant qu'il y avoit plus à faire avec cette femme, que de la marier. Je ne le compris pas d'abord ; mais il s'expliqua, en me disant qu'il croyoit qu'il falloit la baptiser.

J'y consentis, & lui, voyant que je me hâtois d'en ordonner les préparatifs : *Patience, Monsieur*, me dit-il, *mon sentiment est qu'il faut la baptiser absolument ; son mari l'a fait résoudre à embrasser le Christianisme, il lui a donné des idées justes de l'existence d'un Dieu, de son pouvoir, de sa justice & de sa clémence ; mais il faut que je sache, avant que d'aller*

plus loin, s'il lui a dit quelque chose de Jesus-Christ, du Salut qu'il nous a procuré par sa mort, de la Foi, du Saint-Esprit, de la Résurrection, du dernier Jugement, & de la Vie à venir.

J'appellai là-dessus Atkins, & je le lui demandai. Il se mit à pleurer en disant, qu'il en avoit dit quelque chose, mais fort superficiellement; qu'il étoit un homme si criminel, & que sa conscience lui reprochoit avec tant de force sa conduite impie, qu'il trembloit à la seule idée que la connoissance que sa femme avoit de sa mauvaise vie ne lui donnât du mépris pour tous ces dogmes sacrés, & importants: mais qu'il étoit sûr que son esprit étoit tellement disposé à recevoir les impressions de toutes ces vérités, que si je voulois bien lui en parler, je viendrois facilement à bout de l'en persuader, & que je n'y perdrois pas moments ni mes peines.

Là-dessus je la fis venir, & m'étant placé entre elle & le Prêtre, pour servir de Truchement, je le priai d'entrer en matière. Il le fit, & je suis persuadé que dans ces derniers siècles jamais Prêtre Papiste ne fit un pareil Sermon: aussi lui dis-je, que je lui trouvois toutes les lumières, tout le zèle, & toute la sincérité d'un vrai Chrétien, sans aucun mélange des erreurs de son Eglise, & qu'il me paroïssoit semblable aux

Evêques de Rome, avant que l'Eglise Romaine eût usurpé la Souveraineté sur les Consciences.

Pour abrégé, il réussit à porter cette pauvre femme à embrasser la connoissance du Sauveur, & de la Rédemption, non-seulement avec surprise & avec étonnement; comme elle avoit reçu d'abord les notions de Dieu, & de ses attributs; mais encore avec joie, avec foi, & avec un degré de lumière qu'on auroit de la peine à s'imaginer, bien loin de pouvoir en donner une idée juste.

Quand il se prépara à la baptiser, je le priai de s'acquitter de cette cérémonie avec quelques précautions, afin qu'on ne remarquât pas qu'il fût Catholique; ce qui auroit pu avoir de mauvaises conséquences, & causer des divisions parmi tous ces gens, qui n'avoient encore que de foibles idées de ces sortes de matières. Il me répondit que, comme il n'avoit point là de Chapelle consacrée, ni les autres choses nécessaires aux formalités de son Eglise, il s'y prendroit d'une telle manière que je ne remarquerois pas moi-même qu'il étoit Catholique, si je n'en avois pas été instruit auparavant. Il tint sa parole, & après avoir prononcé à moitié bas quelques paroles latines, il jeta tout un plat d'eau sur la tête

de la femme, en disant tout haut, en François : *Marie*, (car en qualité de son parrein je lui donnai ce nom-là, à la prière de son mari;) *je te baptise au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit.*

Il n'étoit pas possible de deviner par-là de quelle Religion il étoit. Il est vrai qu'il lui donna ensuite la bénédiction en latin ; mais Atkins s'imagina que c'étoit du François ; ou bien il n'y prit pas garde du tout.

Cette cérémonie étant achevée, il la maria, & se tournant ensuite du côté d'Atkins, il l'exhorta d'une manière très-pathétique, non-seulement à persévérer dans ses bonnes dispositions, mais encore à répondre par une sainte vie, aux lumières qui venoient d'être répandues dans sa conscience. Il lui dit qu'il seroit en vain profession de se repentir, si actuellement il ne renonçoit à tous ses crimes. Il lui représenta que, puisque Dieu lui avoit fait la grace de se servir de lui, comme d'un instrument à la conversion de sa femme, il devoit bien prendre garde de ne pas deshonorer cette faveur du Ciel ; & que s'il se négligeoit là-dessus, il pourroit voir une Payenne se sauver, & l'instrument de son salut rejeté.

Il y ajouta un grand nombre d'autres excellentes leçons, & les recommandant l'un & l'autre à la bonté divine, il leur donna

sa bénédiction de nouveau ; se servant toujours de moi comme de son interprète : c'est ainsi que finit toute la cérémonie. Je puis dire que ce jour-là a été le plus agréable que j'aie passé de ma vie.

Pour mon Religieux, il n'étoit pas encore à bout de tous ses pieux desseins ; ses pensées continuoient toujours à rouler sur la conversion des trente-sept Sauvages, & il seroit resté de tout son cœur dans l'Isle pour y travailler ; mais je lui fis voir que son entreprise étoit impraticable, & que je trouverois peut-être un moyen de la faire réussir sans qu'il fût besoin qu'il s'en mêlât.

Ayant ainsi réglé les affaires de mon Isle, je me préparois à retourner à bord du Vaisseau, quand le jeune Anglois que j'avois tiré du bâtiment affamé, vint me dire qu'il avoit appris que j'avois un Ecclésiastique avec moi ; que, par son moyen, j'avois marié les Anglois formellement avec les femmes Sauvages ; il ajouta qu'il sçavoit un autre mariage à faire entre deux Chrétiens, qui pourroit bien ne m'être pas désagréable.

Je vis d'abord qu'il s'agissoit de la servante de sa défunte mere, qui étoit la seule femme Chrétienne qui fût dans l'Isle. Là-dessus je l'exhortai à ne pas faire une chose de cette importance précipitamment, &

seulement pour adoucir la solitude où il se devoit trouver dans l'Isle. Je lui dis que j'avois sçu de lui-même , & de la servante , qu'il avoit du bien considérablement , & des amis capables de le pousser dans le monde ; que d'ailleurs cette fille n'étoit pas seulement une pauvre servante ; mais que son âge n'étoit pas proportionné au sien , puisqu'elle pouvoit bien avoir vingt-sept à vingt-huit ans , au lieu qu'il en avoit à peine dix-huit ; que par mes soins il pouvoit bien-tôt sortir de ce désert , & revenir dans sa patrie , où certainement il se repentiroit de son choix précipité ; ce qui les rendroit dans la suite malheureux l'un & l'autre.

J'allois en dire davantage , quand il m'interrompit en souriant , pour me dire avec modestie , que je me trompois dans ma conjecture , & qu'il n'avoit rien de tel dans l'esprit , se trouvant dans des circonstances assez tristes , pour n'y pas mettre encore le comble par un mariage mal assorti ; qu'il étoit charmé de mon dessein de le faire retourner dans sa patrie ; mais que mon voyage devant être de longue haleine , selon toutes les apparences , & très-hazardeux , il ne me demandoit pour toute grace , par rapport à lui , que de lui donner quelques Esclaves , & tout ce qui étoit nécessaire pour établir une plantation ; que de cette manière

l'ailattendroit avec patience l'occasion de retourner en Angleterre , persuadé que , quand j'y serois revenu , j'en oublierois pas. Enfin il me dit qu'il avoit envie de me donner des Lettres pour ses parens , afin de les informer des bontés que j'avois eues pour lui , & de l'endroit où je l'avois laissé , & il me promit que , dès que je le ferois sortir de l'Isle , il me céderoit sa plantation , de quelque valeur qu'elle pût être.

Ce petit discours étoit fort bien arrangé , pour un garçon de cet âge , & il m'étoit d'autant plus agréable qu'il m'assuroit positivement que le mariage en question ne le regardoit pas lui-même. Je lui donnai toutes les assurances possibles de rendre ses Lettres , si je revenois sain & sauf en Angleterre , de n'oublier jamais la fâcheuse situation dans laquelle je le laissois , & d'employer tous les moyens possibles pour l'en tirer.

J'étois fort impatient cependant de savoir de quel mariage il avoit voulu parler , & il m'apprit qu'il s'agissoit de Susanne , (c'étoit le nom de la servante) & de mon Artisan universel.

J'en fus charmé au pied de la lettre , parce que le parti me paroissoit très-bon de côté & d'autre. J'ai déjà donné le caractère du jeune homme. Pour la fille , elle étoit modeste , douce & pieuse ; elle avoit

du bon sens, & assez d'agrément ; elle parloit bien , & à propos , d'une maniere décente & polie , toujours prête à répondre quand il falloit , & jamais elle n'étoit précipitée à se mêler de ce qui ne la regardoit pas ; elle avoit beaucoup d'adresse pour faire toutes sortes d'ouvrages , & elle étoit si bonne ménagère , qu'elle auroit pû être la femme de charge de toute la Colonie. Elle sçavoit parfaitement bien se conduire avec des personnes d'un certain rang , & par conséquent il ne lui étoit pas mal-aisé de plaire à tous les Habitans de l'Isle.

Nous les mariâmes ce même jour , & comme je lui tenois lieu de pere dans cette cérémonie , je lui donnai aussi sa dot ; car je lui assignai à elle même & à son époux un espace de terre assez considérable pour en faire une plantation. Ce mariage , & la proposition que le jeune homme m'avoit faite de lui donner en propre une petite étendue de terrain , me firent penser à partager toute l'Isle aux Habitans , afin de leur ôter toute occasion de querelles.

J'en donnai la commission à Atkins , qui étoit devenu grave , modéré , bon ménager ; en un mot qui étoit alors un parfaitement honnête-homme , très-pieux , fort attaché à la Religion , & , si j'ose décider d'une affaire de cette nature , véritablement converti.

Il s'acquitta de cette commission avec tant de prudence , que tout le monde en fut satisfait , & qu'ils me prièrent tous de ratifier le partage par un écrit de ma main. Je le fis dresser tout aussi-tôt , & en spécifiant les limites de chaque plantation , je leur donnai à chacun un droit de possession pour eux , & pour leurs héritiers , ne me réservant que le *haut Domaine* de toute l'Isle , & une redevance pour chaque plantation , payable en onze ans , à moi , ou à celui de mes héritiers qui , venant la demander , produiroit une copie authentique du présent écrit.

A l'égard de la forme du Gouvernement & des Loix , je leur dis qu'ils étoient aussi capables que moi de prendre des mesures utiles là-dessus , & que je souhaitois seulement qu'ils me promissent de nouveau de vivre ensemble comme bons amis & bons voisins.

Il y a encore une particularité que j'aurois tort de passer sous silence. Comme tous les habitans de mon Isle vivoient comme dans une espece de République , & qu'ils avoient beaucoup à faire , il paroissoit ridicule qu'il y eût trente-sept Sauvages relégués dans un coin de l'Isle , à peine capables de gagner leur vie , bien loin de contribuer à l'utilité générale. Cette considération me

fit proposer au Gouverneur Espagnol, d'y aller avec le pere de *Vendredi*, & de leur offrir de se joindre aux autres habitans, afin de planter pour eux-mêmes, ou bien de servir les autres, pour la nourriture & l'entretien, en qualité de Domestiques, & non pas en qualité d'Esclaves. Car je ne voulois pas absolument permettre qu'on les réduisit à l'esclavage; ce qui auroit été contraire à la capitulation qu'ils avoient faite en se rendant.

Ils acceptèrent la proposition de grand cœur, & quitterent leurs habitations dans le moment même. Il n'y en eut que trois ou quatre qui prirent le parti de cultiver leurs propres terres; tous les autres aimèrent mieux être distribués dans les différentes familles que nous avions établies.

Toutes les Colonies se réduisoient alors à deux. Il y avoit celle des Espagnols qui demeuroient dans mon Château, & qui étendoient leur plantation, du côté de l'Est, tout le long de la petite Baye, jusqu'à ma maison de campagne. Les Anglois vivoient dans le Nord-Est de l'Isle, où Atkins & ses camarades s'étoient établis dès le commencement, & ils s'étendoient du côté du Sud, & Sud-Ouest derrière la plantation des Espagnols. Chaque Colonie avoit encore à sa disposition une assez grande étendue de terres en friche, qu'elle pouvoit

cultiver en cas de besoin; en sorte que de ce côté il n'y avoit aucun sujet de jalousie & de discorde.

On avoit laissé déserte la partie Orientale de l'Isle, afin que les Sauvages pussent y aller & venir à leur ordinaire, & on avoit résolu de ne se point mêler de leurs affaires, s'ils ne se mêloient pas de celles des habitans. Il ne faut pas douter qu'ils n'y vinssent souvent, comme ils avoient fait autrefois; mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient entrepris la moindre chose contre mes Colonies.

Il me vint alors dans l'esprit, que j'avois fait espérer à mon Religieux que la conversion des trente-sept Sauvages pouvoit se faire sans lui, d'une manière dont il seroit satisfait. Je lui fis sentir que cette affaire étoit en bon train, & que ces gens étant ainsi distribués parmi les Chrétiens, il seroit facile de leur faire goûter les principes de notre Religion, pourvû que chacun de leurs maîtres voulût bien faire tous ses efforts pour y réussir.

Il en convint; mais, dit-il, comment les porterons-nous à y travailler avec application? Je lui répondis qu'il falloit les y engager, en les assemblant tous, ou bien en leur allant parler à chacun en particulier. Ce second parti lui parut le plus con-

venable , & là-dessus nous partageâmes l'ouvrage entre nous. Il entreprit d'aller voir les Espagnols , qui étoient tous Papistes , dans le tems que j'irois adresser mes exhortations aux Anglois , qui étoient tous Protestans. Nous leur recommandâmes aux uns & aux autres , très-fort , de ne point faire entrer , dans les instructions qu'ils donneroient aux Sauvages , aucune distinction entre les Catholiques & les Protestans , & de se contenter de leur apprendre les principes généraux de la Religion Chrétienne , comme l'existence de Dieu , le mérite de Jesus-Christ , &c. Ils nous le promirent , & ils s'engagerent même à ne parler jamais ensemble de controverse.

En venant à la maison , ou à la ruche d'Atkins , je vis , avec plaisir , que la jeune femme de mon Machiniste , & l'épouse d'Atkins , étoient devenues amies intimes , & que cette personne pieuse avoit perfectionné l'ouvrage que l'époux avoit commencé. Quoiqu'il n'y eût que quatre jours écoulés depuis le baptême de la femme d'Atkins , elle étoit devenue déjà si bonne Chrétienne , que je n'ai de ma vie entendu parler d'une conversion si subite , & poussée si loin en si peu de tems.

Il m'étoit venu justement dans l'esprit , le même matin que je méditois cette visite , qu'en

leur laissant tout ce qui leur étoit nécessaire , j'avois oublié de leur donner une Bible ; en quoi je confesse que j'avois moins de soin pour eux , que ma *bonne Veuve* n'avoit eu autrefois pour moi , en m'envoyant trois Bibles & un Livre de *communes Prières* , avec la cargaison de cent livres sterling , qu'elle eut le soin de me faire tenir dans le Brésil.

La charité de cette pauvre femme eut un effet plus étendu qu'elle n'avoit prévu ; car ces Bibles servirent alors d'instruction & de consolation à des gens qui en faisoient un meilleur usage que je n'en avois fait alors moi-même.

J'avois une de ces Bibles dans ma poche , en arrivant à la maison d'Atkins , où je remarquai que les deux femmes venoient de parler ensemble , sur des matieres de Religion. *Ah ! Monsieur* , dit Atkins dès qu'il me vit , *quand Dieu veut se réconcilier avec des pécheurs , il en sait bien trouver les moyens. Voilà ma femme qui a trouvé un Prédicateur nouveau ; je sçais que j'étois aussi indigne qu'incapable de mettre la main à un pareil ouvrage ; & voilà cette jeune femme qui paroît nous être envoyée du Ciel. Elle est en état de convertir toute une Isle pleine de Sauvages.*

La jeune femme rougit à ces mots , &

se leva pour s'en aller ; mais en la priant de demeurer , je lui dis qu'elle avoit entrepris un dessein excellent , & que je souhaitois de tout mon cœur que le Ciel voulût bénir ses soins.

Nous continuâmes sur ce sujet, pendant quelque tems , & ne voyant pas qu'ils eussent aucun livre , je tirai ma Bible de ma poche. » Voici du secours que je vous apporte, Atkins, *dis-je*, & je ne doute point que vous ne le receviez avec plaisir. « Le pauvre homme étoit si surpris de ce présent , que pendant quelques minutes il fut incapable de prononcer un seul mot. Mais s'étant remis de son trouble , il prit le livre avec respect , & se tournant du côté de sa femme : *Ne vous ai-je pas dit, ma chère, lui dit-il, que, quoique Dieu soit là-haut dans le ciel, il peut entendre nos prières. Voici le livre que je lui ai demandé, quand nous nous sommes mis à genoux ensemble dans le bosquet. Dieu nous a entendus, il nous l'a envoyé.* Après avoir fini ce discours , il tomba dans de si grands transports de joie , qu'au milieu des actions de grâces qu'il adressoit au ciel , il versoit un ruissseau de larmes.

Sa femme étoit dans une surprise extraordinaire , & elle étoit prête à tomber dans une erreur , où personne de nous ne

s'étoit attendu. Elle croyoit fermement que Dieu avoit envoyé ce Livre directement du ciel , à la priere de son mari , & elle prenoit pour un présent immédiat , ce qui n'étoit qu'un effet équivalent de la Providence. Il ne tenoit qu'à nous de la confirmer dans cette pensée ; mais la matiere me parut trop sérieuse pour permettre que la bonne personne tombât dans une illusion semblable. Je m'adressai donc à la jeune femme , en lui disant , qu'il n'en falloit point imposer là-dessus à notre nouvelle convertie , & je la priai de faire sentir à son amie , qu'on peut dire avec vérité que Dieu répond à nos prieres , quand nous recevons de sa Providence , d'une maniere naturelle , ce que nous lui avons demandé , & que nos prieres ne tendent jamais à exiger de Dieu des miracles.

La jeune femme s'acquitta parfaitement bien , & avec un heureux succès , de cette commission ; par conséquent il n'y eut aucune fraude pieuse dans toute cette affaire ; & dans le fond , en employer dans une telle occasion , me paroîtroit la chose du monde la plus inexcusable.

J'en reviens à la joie d'Atkins , qui étoit inexprimable ; certainement jamais homme ne fut plus reconnoissant de quelque présent que ce puisse être , qu'il l'étoit du don

que je lui fis de cette Bible, & jamais homme ne se réjouit d'un don pareil par un meilleur principe. Après avoir été un des plus grands scélérats de l'Univers, il établit par son changement cette maxime certaine ; que les pères ne doivent jamais désespérer du succès des instructions qu'ils donnent à leurs enfans, quelque insensibles qu'ils y paroissent être. Si jamais Dieu trouve bon dans la suite de toucher le cœur de ces fortes de gens, la force de l'éducation se fait de nouveau de leur ame, & les instructions qu'ils ont reçues dans leur première jeunesse, operent sur eux avec tout le succès imaginable. Les préceptes qui ont été endormis, pour ainsi dire, pendant long-tems, se réveillent alors, & produisent des effets merveilleux.

Il en étoit ainsi du pauvre Atkins. Il n'étoit pas des plus éclairés : mais voyant qu'il étoit appelé à instruire une personne plus ignorante que lui, il ramassoit toutes les leçons de son pere qu'il pouvoit se rappeler, & il s'en servoit avec beaucoup de fruit.

Il se ressouvenoit surtout avec force de ce que son pere lui avoit dit sur l'excellence de la Bible, qui répandoit sur des familles & sur des nations entières les bénédictions du Ciel ; vérité dont il n'avoit jamais

compris l'évidence que dans cette occasion, où voulant instruire des Payens & des Sauvages, il ne pouvoit se passer du secours des Oracles divins.

La jeune femme étoit bien aise aussi de voir cette Bible, pour le grand besoin qu'elle en avoit alors. Elle en avoit une, comme aussi son jeune maître, à bord du Vaisseau, parmi les autres hardes, qu'on n'avoit pas encore portées à terre ; mais il lui en falloit une pour s'en servir d'abord.

J'ai déjà tant dit de choses touchant cette jeune femme, que je ne sçaurois m'empêcher d'en rapporter encore une particularité fort remarquable & fort instructive.

J'ai raconté ci-dessus à quelle extrémité elle avoit été réduite quand sa maîtresse mourut de faim, dans le malheureux Vaisseau que nous avions rencontré en pleine mer.

Causant un jour avec elle sur la fâcheuse situation où elle s'étoit trouvée alors, je lui demandai si elle pouvoit me donner une idée de ce qu'elle avoit senti dans cette occasion, & me faire comprendre ce que c'est que mourir de faim. Elle me dit qu'elle croyoit qu'oui ; & voici comme elle me détailla toute cette description.

Après avoir souffert beaucoup pendant presque tout le voyage, par la disette des

vivres, il ne nous resta rien à la fin, qu'un peu de sucre, un peu de vin, & un peu d'eau. Le premier jour que je n'avois pris aucune nourriture, je me trouvai vers le soir un grand vuide dans l'estomach, avec de grandes douleurs, & à l'approche de la nuit je me sentis fort endormie, & je ne cessai de bâiller; ayant pris un verre de vin, je me mis sur un lit, & ayant dormi environ trois heures, je me trouvai un peu rafraîchie. Après avoir veillé trois autres heures, environ les cinq heures du matin, je sentis les mêmes douleurs d'estomach, & je voulus dormir de nouveau: mais il me fut impossible de fermer les yeux, étant fort foible & ayant de grands maux de cœur; ce qui continua pendant le second jour, avec beaucoup de variété; tantôt j'avois faim, & tantôt j'avois mal au cœur, avec des nausées, comme une personne qui a pris un vomitif. Je me remis sur le lit vers le soir, ayant pris un verre d'eau, pour toute nourriture; m'étant endormie, je rêvois que j'étois dans les Barbades, que j'y trouvois le Marché rempli de toutes sortes de vivres, que j'en achetois copieusement, & que je dînois avec ma maîtresse avec un très-grand appétit. A la fin de ce rêve, je crus mon estomach aussi rempli que si j'avois dîné réellement; mais quand je

fus réveillée, je me trouvai dans une extrême inanition, & comme sur le point de rendre l'ame. Je pris alors notre dernier verre de vin, j'y mis du sucre, parce qu'il y a quelque chose de nourrissant; mais n'ayant rien dans mon estomach sur quoi le vin pût opérer, tout l'effet que j'en tirois consistoit dans quelques désagréables funées, qu'il m'envoyoit au cerveau; & l'on m'a dit qu'après avoir vuide ce verre, j'avois été pendant long-tems comme une personne qui ne sent rien, par un excès d'ivresse.

Le troisieme jour, après avoir passé toute la nuit dans des songes sans liaison, en sommeillant, plutôt qu'en dormant, je m'éveillai, en sentant une faim enragée, & je ne sçais pas, si j'avois été mere, & que j'eusse eu un de mes enfans avec moi, si j'aurois eu assez de force d'esprit pour n'y pas mettre les dents.

Cette rage dura environ trois heures, pendant lesquelles j'étois aussi furieuse, à ce que m'a dit ensuite mon jeune Maître, que ceux qui le sont le plus dans l'hôpital des fous.

Dans un de ces accès de frénésie, soit par un mouvement extraordinaire du vaisseau, ou que le pied me glissât, je tombai à terre, & je me heurtai le visage contre le

lit de ma Maîtresse, ce qui me fit sortir le sang abondamment du nez; à mesure que le sang couloit, ma rage diminuoit, aussi-bien que la faim qui en étoit la cause.

Mes maux de cœur & mes nausées revinrent ensuite; mais il me fut impossible de rendre, puisque je n'avois rien du tout dans l'estomach. Affoiblie par la perte du sang, je m'évanouis, & l'on me crut morte; mais je revins bientôt à moi, souffrant des douleurs d'estomach, dont il m'est impossible de vous donner une idée. A l'approche de la nuit je ne sentis qu'une faim terrible, avec des desirs de manger, que je m'imaginai avoir été semblables aux envies d'une femme grosse.

Je pris encore un verre d'eau avec du sucre; mais mon estomach incapable de retenir cette douceur, rendit le tout dans le moment même; ce qui me fit prendre de l'eau pure qui me resta dans le corps. Là-dessus je me mis au lit, en priant Dieu de toute mon ame, qu'il lui plût de me délivrer d'une vie si malheureuse; & me tranquillisant par l'espérance d'être bientôt exaucée, je parvins à sommeiller pendant quelques tems. M'étant réveillée, je me crus mourante, ayant la tête toute accablée par les vapeurs qui s'élevoient de mon estomach vuide. Je recommandai alors mon ame à

Dieu, en souhaitant fort que quelqu'un abrégât mes souffrances, & me jettât dans la mer.

Pendant tout ce tems, ma Maîtresse étoit couchée auprès de moi, comme une personne expirante; mais elle soutint sa misère avec plus de courage & de patience que moi, & dans cet état elle donna sa dernière bouchée de pain à son fils, qui ne voulut la prendre qu'après des ordres redoublés de sa mere, & je suis persuadée que ce peu de nourriture lui a sauvé la vie.

Vers le matin, je me rendormis, & mon sommeil étant dissipé de nouveau, je sentis une envie extraordinaire de pleurer, qui fut suivie par un autre violent accès de faim. Je me levai toute furieuse, & dans le plus déplorable état qu'on puisse s'imaginer: si j'avois trouvé ma Maîtresse morte, je crois fort que j'aurois mangé un morceau de sa chair avec autant d'appétit que la viande de quelque animal destiné à nous servir de nourriture. Deux ou trois fois je voulus arracher un morceau de mon propre bras; & voyant le bassin dans lequel j'avois saigné le jour auparavant, je me jettai dessus, & j'avalai le sang avec précipitation, comme si j'avois craint qu'on ne me l'arrachât des mains.

Cependant dès que je l'eus dans l'esto-

mach, la seule pensée m'en remplit d'horreur, & elle bannit ma faim pour quelques momens. Je pris alors un autre verre d'eau qui me rafraîchit & me tranquillisa pendant quelques heures. C'étoit-là le quatrième jour, & je restai dans cet état jusques à la nuit; alors dans l'espace de quatre heures je fus sujette successivement à tous les différens accès que la faim m'avoit déjà causés; j'étois tantôt foible, tantôt accablée d'envie de dormir, tantôt tourmentée de violents maux d'estomach, tantôt pleurant, tantôt enragée, & mes forces diminuerent cependant d'une manière extraordinaire. Je me couchai de nouveau, n'ayant d'autre espérance que de mourir avant la fin de la nuit.

Je ne fermai pas l'œil pendant toute cette nuit, & ma faim étoit changée en une maladie continuelle; c'étoit une affreuse colique causée par les vents, qui s'étoient fait un passage dans mes boyaux vuides, & qui me donnoient des tranchées insupportables. Je demeurai dans ce triste état jusque qu'au lendemain matin, que je fus surprise & troublée par les cris & les lamentations de mon jeune Maître, qui m'apprit que sa mere étoit morte. N'ayant pas la force de sortir du lit, je levai un peu la tête, & je m'aperçus que Ma ame respiroit encore,

quoiqu'elle donnât fort peu de signes de vie.

J'avois alors des convulsions d'estomach épouvantables, avec un appétit furieux, & des douleurs que celles de la mort seule peuvent égaler. Dans cette affreuse situation j'entendis les Matelots crier de toutes leurs forces, UNE VOILE, UNE VOILE. Ils sautoient, & courroient partout le Vaisseau comme des gens qui auroient perdu l'esprit.

J'étois incapable de me lever du lit; ma pauvre Maîtresse l'étoit encore plus, & mon jeune Maître étoit si malade, que je m'attendois à le voir expirer dans le moment. Ainsi il nous fut impossible d'ouvrir la porte de notre chambre, & de nous informer au juste ce que vouloit dire tout ce vacarme. Il y avoit deux jours que nous n'avions parlé à qui que ce fût de l'Equipage. La dernière fois qu'on nous étoit venu voir, on nous avoit dit qu'il n'y avoit plus un morceau de pain dans tout le Vaisseau, & les Matelots nous ont avoué dans la suite qu'ils nous avoient cru tous morts.

Nous étions dans cet état affreux, quand vous nous envoyâtes des gens pour nous sauver la vie, & vous sçavez mieux que moi-même quelle étoit notre situation quand vous vîntes nous voir.

C'étoient-là à-peu-près les propres pa-

roles de cette femme , & il me semble qu'il n'est pas possible de donner une description plus exacte de toutes les circonstances où se trouve une personne prête à mourir de faim. J'en suis d'autant plus persuadé , que le jeune homme me rapporta à-peu-près les mêmes particularités de l'état où il s'étoit trouvé. Il est vrai que son récit étoit moins détaillé & moins touchant; aussi y a-t-il de l'apparence qu'il avoit moins souffert , puisque sa bonne mere avoit prolongé sa vie aux dépens de la sienne, & que tout ce que la servante avoit eu de plus que sa Dame pour soutenir une misere si affreuse, avoit été la force de son âge & de sa constitution.

De la maniere que ce fait m'e fut rapporté , il est certain que si ces pauvres gens n'avoient pas rencontré notre Vaisseau , ou quelqu'autre , ils auroient tous péri en peu de jours , à moins que de s'être mangés les uns les autres. Ce triste expédient même n'auroit pas servi de grand'chose , puisqu'ils étoient éloignés de terre de plus de cinq cents lieues. Il est tems de finir cette digression , & d'en revenir à la maniere dont je réglois toutes les affaires dans mon Isle.

Il faut observer ici que , pour plusieurs raisons , je ne jugeai point à propos de par-

ler à mes gens de la chaloupe que j'avois eu soin d'embarquer par pieces détachées , dans l'intention de les faire joindre ensemble dans l'Isle.

J'en fus détourné d'abord en y arrivant, par les semences de discorde qui étoient répandues parmi les différentes Colonies, persuadé qu'au moindre mécontentement on se serviroit de la chaloupe pour se séparer les uns des autres ; peut-être aussi en auroient-ils fait usage pour pirater , & de cette maniere mon Isle seroit devenue un nid de brigands , au lieu que j'en voulois faire une Colonie de gens modérés & pieux. Je ne voulus pas leur laisser non plus les deux pieces de canon de bronze , ni les deux petites pieces de tillac , dont mon neveu avoit chargé le Vaisseau , outre le nombre ordinaire. Je les crus sans cela assez forts & assez bien armés pour soutenir une guerre défensive , & mon but n'étoit nullement de les mettre en état d'entreprendre des conquêtes ; ce qui ne pouvoit que les précipiter à la fin dans les derniers malheurs. Pour toutes ces raisons , je laissai dans le Vaisseau , & la chaloupe , & l'artillerie , dans le dessein de les leur rendre utiles d'une autre maniere.

Voilà tout ce que j'avois à dire de mes

Colonies que je quittai dans un état florissant , & je revins à bord le de après avoir été vingt-cinq jours dans l'Isle , & promis à mes gens , qui avoient pris la résolution d'y rester jusqu'à ce que je les en tirasse , de leur envoyer du Brésil de nouveaux secours , si j'en trouvois quelque occasion. Je m'étois engagé sur-tout à leur faire avoir quelque bétail , vaches , moutons , cochons , &c. car pour les deux vaches & le veau que j'avois fait embarquer en Angleterre , la longueur de notre voyage nous avoit obligés de les tuer au milieu de la mer , n'ayant plus de quoi les nourrir.

Le jour suivant nous fîmes voile après avoir salué les Colonies de cinq coups de canon , & nous vinmes dans la Baye de Tous - les - Saints, dans le Brésil, en vingt-deux jours de tems , sans rencontrer rien qui soit digne de remarque , excepté une seule particularité.

Le troisième jour , après avoir mis à la voile , la mer étant calme , & le courant allant avec force vers l'Est-Nord-Est, nous fûmes quelque peu entraînés hors de notre cours , & nos gens crièrent jusqu'à trois fois : *Terre du côté de l'Est* , sans qu'il nous fût possible de sçavoir si c'étoit le continent ou des Isles. Vers le soir nous vîmes la mer

du côté de la terre toute couverte de quelque chose de noir , que nous ne pûmes pas distinguer ; mais notre Contre-Maitre étant monté dans le grand mât, avec une lunette d'approche , se mit à crier que c'étoit toute une *armée*. Je ne sçavois pas ce qu'il vouloit dire avec *son armée* , & je le traitai d'extravagant. » Ne vous fâchez pas , Monsieur , *dit-il* , c'est une armée navale , » je vous en réponds. Il y a plus de mille » canots , & je les vois distinctement venir » tout droit à nous. «

Je fus un peu surpris de cette nouvelle , aussi-bien que mon neveu le Capitaine , qui avoit entendu raconter dans l'Isle de si terribles choses de ces Sauvages , & qui n'ayant jamais été dans ces mers , ne sçavoit qu'en penser. Il s'écria deux ou trois fois , que nous devons nous attendre à être dévorés. J'avoue que voyant la mer calme , & le courant qui nous portoit vers le rivage , je n'étois pas sans frayeur. Je l'encourageai pourtant , en lui conseillant de laisser tomber l'ancre aussi-tôt qu'il verroit inévitable d'en venir aux mains avec ces Barbares.

Le calme continuant , & cette flotte étant fort proche de nous , je commandai qu'on jettât l'ancre , & qu'on fêlât les voiles ; j'assurai en même tems l'équipage qu'on ne devoit rien craindre , sinon qu'ils ne missent

le feu au Vaisseau , & que pour les empêcher il falloit remplir les deux chaloupes d'hommes bien armés , & les attacher de bien près , l'une à la poupe , & l'autre à la proue. Cet expédient ayant été approuvé , je fis prendre à ceux des chaloupes un bon nombre de *seaux* , pour éteindre le feu que les Barbares pourroient s'efforcer de mettre au-dehors du Navire.

Nous attendîmes les ennemis dans cette posture , & bientôt nous les vîmes de près ; je ne crois pas que jamais un plus terrible spectacle se soit offert aux yeux d'un Chrétien. Il est vrai que le Contre-Maître s'étoit fort trompé dans son calcul : au lieu de mille canots , il n'y en avoit à-peu-près que cent vingt-six ; mais ils étoient tellement chargés , que quelques-uns contenoient jusqu'à dix-sept personnes , & que les plus petits étoient montés de sept hommes tout au moins.

Ils s'avançoient hardiment , & paroissoient avoir le dessein d'environner le Vaisseau de tous côtés : mais nous ordonnâmes nos chaloupes de ne pas permettre qu'ils approchassent trop.

Cet ordre même nous engagea , contre notre intention , dans un combat avec ces Sauvages. Cinq ou six de leurs plus grands canots approchèrent tellement de la plus

grande de nos chaloupes , que nos gens leur firent signe de la main de se retirer. Ils le comprirent fort bien , & ils le firent ; mais tout en se retirant ils lançèrent une cinquantaine de javelots contre nous & blessèrent dangereusement un de nos hommes.

Je criai pourtant à ceux des chaloupes de ne point faire feu , & je leur fis jeter un bon nombre de planches pour se couvrir contre les flèches des Sauvages , en cas qu'ils vinssent à en tirer de nouveau.

Environ une demi-heure après , ils avancèrent sur nous en corps du côté de la poupe , sans que nous pussions d'abord deviner leur dessein. Ils approchèrent assez pour que je visse sans peine que c'étoient de mes vieux amis , je veux dire de ces Sauvages avec lesquels j'avois été souvent aux mains.

Un moment après ils s'éloignèrent de nouveau , jusqu'à ce qu'ils fussent tous ensemble directement opposés à un des côtés de notre Navire , & alors ils firent force de rames pour venir à nous. Ils approchèrent si fort effectivement qu'ils pouvoient nous entendre parler ; & là-dessus je commandai à tout l'équipage de se tenir en repos , jusqu'à ce qu'ils tirassent leurs flèches une seconde fois ; mais qu'on tint le canon tout prêt.

En même-tems j'ordonnai à *Vendredi* de se mettre sur le tillac, pour les arraisonner, & pour demander quel étoit leur dessein. Je ne sçais pas s'ils l'entendirent; mais je sçais bien que cinq ou six de ceux qui étoient dans les canots les plus avancés, nous montrèrent leur derriere tout nud, comme s'ils nous vouloient prier gracieusement de le leur baiser. Si c'étoit seulement une marque de mépris, ou si par-là ils nous défioient, & donnoient le signal aux autres, c'est ce que j'ignore; mais immédiatement après *Vendredi* s'écria qu'ils alloient tirer; & malheureusement pour le pauvre garçon, ils firent voler dans le Vaisseau plus de trois cents flèches, dont personne ne fut blessé que mon fidele Valet lui-même, qui à mes yeux eut le corps percé de trois flèches, ayans été le seul qui fût exposé à leur vûe.

La douleur que me causoit la perte de ce vieux compagnon de tous mes travaux, me porta à un violent desir de vengeance. J'ordonnai d'abord qu'on chargeât cinq canons à cartouche & quatre à boulets, & nous leur donnâmes une telle bordée, que le souvenir leur en est resté certainement pendant toute leur vie.

Ils n'étoient éloignés de nous que de la moitié de la longueur d'un cable, & nos

canonniers visèrent si juste, que quatre de leurs canots furent renversés, selon toutes les apparences, d'un seul & même coup de canon.

Ce n'étoit pas le *fat compliment* qu'ils nous avoient fait, qui avoit excité ma colère & mon ressentiment, nous n'en comprenions pas le sens, & tout ce que j'avois résolu de faire, pour les punir de leur impolitesse, c'étoit de les effrayer, en tirant quatre ou cinq canons chargés seulement de poudre. Mais voyant la décharge furieuse qu'ils nous faisoient sans raison, & la mort du pauvre *Vendredi*, qui méritoit si bien toute mon estime & toute ma tendresse, je crus être en droit devant Dieu & devant les hommes, de repousser la force par la force, & j'aurois été charmé même d'abimer tous leurs canots.

Quoi qu'il en soit, notre bordée fit une exécution terrible; je ne sçaurois dire précisément combien nous en tuâmes; mais il est certain que jamais il n'y eut dans une multitude de gens une pareille frayeur & une consternation semblable. Il y avoit treize ou quatorze de leurs canots tant brisés que renversés, & coulés à fond, & ceux qui les avoient montés étoient tués en partie, & en partie ils tâchoient de se sauver à la nage.

Les autres étoient hors de sens , à force d'être effrayés , & ne songeoient qu'à s'éloigner , sans se mettre en peine de leurs camarades , dont les canots avoient été coulés à fond , ou ruinés par notre canon. Leur perte , par conséquent , doit avoir été considérable. Nous n'en prîmes qu'un seul , qui nâgeoit encore dans la mer une heure après le combat.

Leur fuite fut si précipitée, que dans trois heures ils furent absolument hors de la portée de nos yeux , excepté trois ou quatre canots qui faisoient eau , selon toute apparence , & qui ne pouvoient pas suivre le gros avec la même rapidité.

Notre prisonnier étoit tellement étourdi de son malheur , qu'il ne vouloit ni parler , ni manger , & nous crûmes tous qu'il se vouloit laisser mourir de faim. Je trouvais pourtant un moyen de lui faire revenir la parole , en faisant semblant de le faire rejeter dans la mer , & de le remettre dans l'état où on l'avoit trouvé , s'il vouloit s'obstiner à garder le silence. On fit plus , on le jeta effectivement dans la mer , & l'on s'éloigna de lui. Il suivit la chaloupe en nâgeant , & y étant rentré à la fin , il devint plus traitable , & commença à parler , mais dans un langage dont personne de nous ne pouvoit pas entendre un seul mot.

Un vent frais s'étant levé , nous remîmes à la voile , tout le monde étant charmé de s'être tiré de cette affaire , hormis moi , qui étois au désespoir de la perte de *Vendredi* , & qui aurois souhaité de retourner à l'Isle pour en tirer quelqu'autre propre à me servir ; mais c'étoit une chose impossible , & il falloit suivre notre route. Notre prisonnier cependant commençoit à comprendre quelques mots Anglois , & à s'appriivoiser avec nous. Nous lui demandâmes alors de quel pays il étoit venu avec ses compagnons ; mais il nous fut impossible d'entendre un mot de sa réponse. Il parloit du gosier d'une manière si creuse & si étrange , qu'il ne paroïssoit pas seulement former des sons articulés ; & nous crûmes tous qu'on pouvoit parfaitement bien parler cette langue-là avec un bâillon dans la bouche. Nous ne pûmes pas remarquer qu'il se servît des dents , des lèvres , de la langue , ni du palais : ses paroles ressembloient aux différens tons qui sortent d'un cor de chasse. Il ne laissa pas à quelque-tems de-là d'apprendre un peu d'Anglois , & alors il nous fit entendre que la flotte qui nous avoit attaqués , avoit été destinée par leurs Rois pour donner une grande bataille. Nous lui demandâmes combien de Rois ils avoient donc ? Il dit qu'ils étoient cinq Nations , & qu'ils avoient

cinq Rois , & que leur dessein avoit été d'aller combattre deux Nations ennemies. Nous lui demandâmes encore par quelle raison ils s'étoient approchés de nous ? Et nous scûmes de lui que leur intention n'avoit été d'abord que de contempler une chose aussi merveilleuse que notre Vaisseau le leur avoit paru. Tout cela fut exprimé dans un langage plus mauvais encore que ne l'avoit été celui de *Vendredi* , quand il commença à s'énoncer en Anglois.

Il faut que je dise encore un mot ici du pauvre garçon, du fidèle *Vendredi*. Nous lui rendîmes les derniers honneurs , avec toute la solennité possible ; nous le mimés dans un cercueil , & après l'avoir jetté en mer , nous prîmes congé de lui par onze coups de canon. C'est ainsi que finit la vie du meilleur & du plus estimable de tous les domestiques.

Continuant notre voyage avec un bon vent , nous découvrîmes la terre , le douzième jour après cette aventure , au cinquième degré de latitude Méridionale : c'étoit la partie de toute l'Amérique qui s'avance le plus vers le Nord-Est. Nous fîmes cours vers le *Sud quart à l'Est* , en ne perdant point le rivage de vue pendant quatre jours , à la fin desquels nous doublâmes le cap Saint-Augustin , & trois jours après

nous laissâmes tomber l'ancre dans la Baye de Tous-les-Saints , l'endroit d'où étoit venue toute ma bonne & ma mauvaise fortune.

Jamais Vaisseau n'y étoit venu , qui y eût moins d'affaires , & cependant nous n'obtinmes qu'avec beaucoup de peine d'avoir la moindre correspondance avec les Habitans du pays ; ni mon Associé , qui faisoit dans ce pays une très-belle figure , ni mes deux Façteurs , ni le bruit de la manière miraculeuse dont j'avois été tiré de mon désert , ne me purent obtenir cette faveur. Mon Associé , à la fin , se souvenant que j'avois donné autrefois cinq cents *Moidores* au Prieur du Monastère des Augustins , & deux cents aux pauvres , obligea ce Religieux d'aller parler au Gouverneur , & de lui demander la permission d'aller à terre , pour moi , le Capitaine , & huit autres hommes. On nous l'accorda , mais à condition que nous ne débarquerions aucune denrée , & que nous n'emmènerions personne de-là sans une permission expresse.

Ils nous firent observer ces conditions avec tant de sévérité , que j'eus toutes les peines du monde à faire venir à terre trois balles de draps fins , d'étoffes & de toiles que j'avois apportées exprès pour en faire présent à mon Associé.

C'étoit un homme très-généreux, & qui avoit de fort beaux sentimens, quoique, tout comme moi, il eût d'abord peu de chose. Sans sçavoir que j'eusse le moindre dessein de lui faire un présent, il m'envoya à bord du vin & des confitures, pour plus de trente *Moidores*, & il y ajouta du tabac, & quelques belles médailles d'or. Mon présent n'étoit pas de moindre valeur que le sien, & lui devoit être très-agréable; j'y joignis la valeur de cent livres sterling en mêmes marchandises; mais dans une autre vûe, & je le priai de faire dresser ma chaloupe, afin de l'employer pour envoyer à ma Colonie ce que je lui avois promis.

L'affaire fut faite en fort peu de jours, & quand ma barque fut toute équipée, je donnai au Pilote de telles instructions pour trouver mon Isle, qu'il étoit absolument impossible qu'il la manquât; aussi la trouva-t-il, comme j'ai appris dans la suite, par les Lettres de mon Associé.

En moins de rien, elle fut chargée de la cargaison que je destinois à mes gens, & un de nos Matelots, qui avoit été à terre avec moi dans l'Isle, s'offrit d'aller avec la chaloupe, & de s'établir dans ma Colonie, pourvu que j'ordonnasse, par une lettre, au

Gouverneur Espagnol, de lui donner des habits, du terrain, & des outils nécessaires pour commencer une plantation: ce qu'il entendoit fort bien, ayant été *Planteur* autrefois à *Mary-Land*, & aussi *Boucanier*.

Je l'encourageai dans ce dessein, en lui accordant tout ce qu'il me demandoit, & en lui faisant présent de l'Esclave que nous avions pris dans la dernière rencontre; & je donnai ordre au Gouverneur Espagnol de lui donner une portion de tout ce qui lui étoit nécessaire, égale à celle qui avoit été distribuée aux autres.

Quand la chaloupe fut prête à mettre en mer, mon Associé me dit, qu'il y avoit là un *Planteur* de sa connoissance, fort brave homme, mais qui avoit eu le malheur de s'attirer la disgrâce de l'Eglise: *Je ne sçais pas trop bien la raison*, me dit-il; *mais je le crois hérétique dans le fond du cœur, & il a été obligé de se cacher pour ne pas tomber entre les mains de l'Inquisition. Il seroit charmé de trouver cette occasion d'échapper avec sa femme & avec ses deux filles, & si vous voulez lui donner le moyen de se faire une plantation dans votre Isle, je lui donnerai quelque argent pour la commencer; car les Officiers de l'Inquisition ont saisi tous ses effets, & il ne*

lui rester rien, que quelques meubles & deux Esclaves. Quoique je haïsse ses principes, ajouta-t-il, je serois fâché qu'il tombât entre leurs mains ; car il est certain qu'il seroit brûlé tout vif.

J'y consentis dans le moment, & nous cachâmes ce pauvre homme avec toute sa famille dans notre Vaisseau, jusqu'à ce que la chaloupe fût prête à partir, & alors nous y mîmes toutes ses hardes, & nous l'y menâmes lui-même dès qu'elle fut sortie de la baie.

Le Matelot qui avoit pris le même parti, fut charmé de se voir un pareil compagnon. Ils étoient à-peu-près également riches, ils avoient les principaux outils nécessaires pour commencer une plantation, & voilà tout. Néanmoins ils avoient avec eux quelques plantes de cannes de sucre, avec les matériaux pour en tirer de l'utilité, & l'on m'assuroit que le Planteur Portugais, prétendu Hérétique, entendoit parfaitement tout ce qui concerne cette sorte de plantation.

Ce que j'envoyois de plus considérable à mes Sujets, consistoit en trois vaches à lait, cinq veaux, vingt-deux porcs, trois truies pleines, deux cavales, & un cheval entier.

Outre cela, pour faire plaisir à mes Es-

pagnols, je leur envoyois trois femmes Portugaises, en les priant de leur donner des époux, & de les traiter avec douceur. J'aurois pu leur en faire avoir un plus grand nombre ; mais je sçavois que mon Portugais persécuté avoit avec lui deux filles en état de se marier, puisque les autres avoient des femmes dans leur patrie.

Toute cette cargaison arriva en bon état dans l'Isle, & l'on croira sans peine qu'elle y fut reçue avec plaisir par mes Sujets, qui, avec cette addition, se trouvoient alors au nombre de soixante ou soixante-dix, sans les petits enfans, qui étoient en grande quantité, comme j'appris ensuite au retour de mes voyages, par des Lettres que je reçus à Londres, par la voie du Portugal.

Il ne me reste pas un mot à dire à présent de mon Isle, & quiconque lira le reste de mes Mémoires fera fort bien de n'y songer plus, & de s'attacher entièrement aux folies d'un vieillard qui ne devient pas plus sage, ni par ses propres malheurs, ni par les malheurs mêmes d'autrui ; d'un vieux imbécille, dont les passions ne sont pas amorties par quarante ans de misère & de disgraces, ni satisfaites par une prospérité qui surpasse ses espérances mêmes.

Je n'étois non plus obligé d'aller aux

Indes, qu'un homme qui est en liberté, & qui n'est pas coupable d'un crime, n'est obligé d'aller au Geolier de *Neuwgate*, pour le prier de l'enfermer parmi les autres prisonniers, & de le laisser mourir de faim.

Puisque j'avois une si grande tendresse pour mon Isle, j'aurois pû prendre un petit Vaisseau pour m'y en aller directement; j'aurois pû encore le charger de tout ce que j'avois embarqué dans le Vaisseau de mon neveu le Capitaine, & j'aurois pû prendre avec moi une patente du Gouvernement, pour m'assurer la propriété de mon Isle, en la soumettant au *Haut-Domaine* de la Grande-Bretagne. J'aurois pû y transporter du canon, des munitions, des Esclaves, des Planteurs; j'aurois pû y faire une Citadelle au nom de l'Angleterre, & y établir une Colonie stable & florissante. Ensuite, pour agir par principe, & en homme sage, je devois m'y fixer moi-même, renvoyer mon petit navire bien chargé de bon riz, comme il m'étoit aisé de le faire en six mois de tems, & prier mes Correspondans de le charger de nouveau de tout ce qui pourroit être utile & agréable à mes Sujets. Malheureusement je n'avois pas des vûes si raisonnables, je n'étois pas touché des avantages considérables que j'aurois pû trouver dans un pareil

établissement; j'étois possédé seulement par un *Démon Aventurier*, qui me forçoit à courir le monde, simplement pour courir. Il est vrai que je me plaisois fort à être le bienfaiteur de mes Sujets, à leur faire du bien par ma propre autorité, sans dépendre d'aucun Souverain; enfin à représenter ces anciens Patriarches, qui étoient les Rois de leurs familles. Je n'avois pas des desseins plus étendus; je ne songeois pas même à donner un nom à l'Isle; mais je l'abandonnai comme je l'avois trouvée, n'appartenant proprement à personne, & sans établir aucune forme de Gouvernement parmi mes gens. Quoique, en qualité de pere & de bienfaiteur, j'eusse quelque influence sur leur conduite, je n'avois pourtant sur eux qu'une *autorité précaire*, & ils n'étoient obligés de m'obéir que par les règles de la bienfaisance. Passe encore, si j'étois resté avec eux; les affaires auroient pû prendre un bon train: mais comme je les plantois-là pour reverdir, sans remettre jamais le pied dans l'Isle, tout devoit tomber nécessairement dans le désordre. C'est ce qui arriva précisément, à ce que j'appris dans la suite, par une Lettre de mon Associé, qui y avoit envoyé de nouveau une chaloupe. Je ne reçus cette Lettre que cinq ans après qu'elle avoit été

Indes, qu'un homme qui est en liberté, & qui n'est pas coupable d'un crime, n'est obligé d'aller au Geolier de *Neuwgate*, pour le prier de l'enfermer parmi les autres prisonniers, & de le laisser mourir de faim.

Puisque j'avois une si grande tendresse pour mon Isle, j'aurois pû prendre un petit Vaisseau pour m'y en aller directement; j'aurois pû encore le charger de tout ce que j'avois embarqué dans le Vaisseau de mon neveu le Capitaine, & j'aurois pû prendre avec moi une patente du Gouvernement, pour m'assurer la propriété de mon Isle, en la soumettant au *Haut-Domaine* de la Grande-Bretagne. J'aurois pû y transporter du canon, des munitions, des Esclaves, des Planteurs; j'aurois pû y faire une Citadelle au nom de l'Angleterre, & y établir une Colonie stable & florissante. Ensuite, pour agir par principe, & en homme sage, je devois m'y fixer moi-même, renvoyer mon petit navire bien chargé de bon riz, comme il m'étoit aisé de le faire en six mois de tems, & prier mes Correspondans de le charger de nouveau de tout ce qui pourroit être utile & agréable à mes Sujets. Malheureusement je n'avois pas des vûes si raisonnables, je n'étois pas touché des avantages considérables que j'aurois pû trouver dans un pareil

établissement; j'étois possédé seulement par un *Démon Aventurier*, qui me forçoit à courir le monde, simplement pour courir. Il est vrai que je me plaisois fort à être le bienfaiteur de mes Sujets, à leur faire du bien par ma propre autorité, sans dépendre d'aucun Souverain; enfin à représenter ces anciens Patriarches, qui étoient les Rois de leurs familles. Je n'avois pas des desseins plus étendus; je ne songeois pas même à donner un nom à l'Isle; mais je l'abandonnai comme je l'avois trouvée, n'appartenant proprement à personne, & sans établir aucune forme de Gouvernement parmi mes gens. Quoique, en qualité de pere & de bienfaiteur, j'eusse quelque influence sur leur conduite, je n'avois pourtant sur eux qu'une *autorité précaire*, & ils n'étoient obligés de m'obéir que par les règles de la bienfaisance. Passé encore, si j'étois resté avec eux; les affaires auroient pû prendre un bon train: mais comme je les plantois-là pour reverdir, sans remettre jamais le pied dans l'Isle, tout devoit tomber nécessairement dans le désordre. C'est ce qui arriva précisément, à ce que j'appris dans la suite, par une Lettre de mon Associé, qui y avoit envoyé de nouveau une chaloupe. Je ne reçus cette Lettre que cinq ans après qu'elle avoit été

écrite , & je vis que les affaires de ma Colonie ne faisoient que des progrès très-chétifs ; que mes gens étoient fort las de rester dans cet endroit ; qu'Atkins étoit mort ; que cinq Espagnols s'en étoient allés ; que quoiqu'ils n'eussent pas reçu de grandes insultes de la part des Sauvages , ils ne laissoient pas d'avoir eu quelques petits combats avec eux. Enfin , qu'ils l'avoient conjuré de m'écrire que je me souvinsse de ma promesse de les tirer de-là , & de leur procurer le plaisir d'aller mourir dans leur Patrie.

Mes courses & mes nouvelles disgrâces ne me laisserent pas le loisir de me souvenir de cet engagement , ni de toute autre chose qui concernât l'Isle , & ceux qui veulent sçavoir le reste de mes aventures , n'ont qu'à me suivre dans une nouvelle carrière de folies & de malheurs : ils pourront du moins apprendre par-là , que bien souvent le Ciel nous punit en exauçant nos desirs , & qu'il nous fait trouver les plus grandes afflictions en satisfaisant nos vœux les plus ardens.

Que par conséquent aucun homme sage ne se flatte de la force de sa raison , quand il s'agit de choisir un genre de vie. L'homme est un animal qui a la vue bien courbée. Les passions ne sont pas ses meilleurs amis ;

amis , & ses penchans les plus vifs sont d'ordinaire ses plus mauvais conseillers.

Je dis tout ceci en réfléchissant sur le desir impétueux que je m'étois senti dès ma plus tendre jeunesse , de courir tout le monde , & sur les malheurs où m'a précipité ce penchant si naturel qui paroît être né avec moi. Il m'est aisé de vous rapporter d'une manière historique , & de vous faire comprendre les effets de ce penchant avec les circonstances qui l'ont , pour ainsi dire , animé & fait agir ; mais les vûes secrètes de la Providence , en permettant de suivre aveuglément des penchans si bizarres , ne sçauroient être comprises que par ceux qui ont pris l'habitude de considérer avec attention les voies de cette Providence , & de tirer des conséquences pieuses de la Justice de Dieu , & de nos propres égaremens.

Mais je me suis assez étendu sur le ridicule de ma conduite ; il est tems d'en revenir à mon Histoire. Je m'étois embarqué pour les Indes , & j'y fus. Il faut pourtant que j'avertisse ici , qu'avant de continuer ma course , je fus obligé de me séparer de mon jeune Ecclésiastique , qui m'avoit donné de si fortes preuves de sa piété. Trouvant là un Navire prêt à faire voile pour Lisbonne , il me demanda permission de

s'y embarquer ; c'est ainsi qu'il paroïssoit prédestiné à n'achever jamais ses voyages. J'y consentis, & j'aurois fait sagement, de prendre le même parti.

Mais j'en avois pris un autre, & le Ciel fait tout pour le mieux. Si j'avois suivi ce Prêtre, je n'aurois pas eu un si grand nombre de sujets d'être reconnoissant envers Dieu, & l'on n'auroit jamais entendu parler de la seconde Partie des *Voyages & Aventures de ROBINSON CRUSOÉ*.

Du Brésil nous allâmes tout droit, par la mer Atlantique, au Cap de Bonne-Espérance ; notre voyage, jusques-là, fut passablement heureux, quoique de tems en tems nous eussions les vents contraires, & quelques tempêtes ; mais mes grands malheurs sur mer étoient finis ; mes disgrâces futures devoient m'arriver par terre, afin qu'il parût qu'elle peut nous servir de châtiment aussi-bien que la mer, quand il plaît ainsi au Ciel, qui dirige à ses fins les circonstances de toutes les choses.

Comme notre Vaisseau étoit uniquement destiné au commerce, nous avions à bord un *Inspecteur*, ou *Super-Cargo*, qui en devoit régler tous les mouvemens, après que nous serions arrivés au Cap de Bonne-Espérance. Tout avoit été confié à ses soins

& à sa prudence, & il n'étoit limité que dans le nombre de jours qu'il falloit rester dans chaque Port. Ainsi je n'avois que faire de m'en mêler ; ce *Super-Cargo* & mon neveu le Capitaine délibéroient entr'eux sur les différens partis qu'il y avoit à prendre.

Nous ne nous arrêtâmes pas plus long-tems au Cap qu'il le falloit pour prendre de l'eau fraîche, & les autres choses qui nous étoient nécessaires, & nous nous hâtâmes, autant qu'il fut possible, pour arriver à la Côte de Coromandel, parce que nous étions informés qu'un Vaisseau de guerre François de cinquante piéces, avec deux grands Vaisseaux Marchands, avoient pris la route des Indes. Je sçavois que nous étions en guerre avec les François, & par conséquent je n'étois pas sans appréhension : heureusement ils allèrent leur chemin, sans que nous en ayons entendu parler dans la suite.

Je n'embarrasserai pas ma narration de la description des Lieux, du Journal du Voyage, des variations de la Boussole, des Latitudes, des Moussons, de la situation des Ports, & d'autres particularités qui rendent si ennuyeuses les Relations des Voyages de long cours, & qui sont si inutiles à ceux qui n'ont pas dessein de faire les mêmes courses.

Il suffira de nommer le Pays & les Ports où nous nous sommes arrêtés , & de dire ce qui nous y est arrivé de remarquable. Nous touchâmes d'abord à l'Isle de Madagascar ; le Peuple y étoit féroce & traître, très-bien armé d'arcs & de lances, dont il se feroit beaucoup de dextérité. Cependant nous y fûmes fort bien ; pendant quelque tems les habitans nous traitèrent avec civilité , & pour des babioles que nous leur donnâmes , comme des couteaux , des ciseaux , &c. ils nous apportèrent onze jeunes bœufs , assez petits , mais gras & bons : nous en destinâmes une partie pour notre nourriture , pendant le tems que nous devions nous arrêter-là , & nous fîmes saler le reste pour la provision du Vaisseau.

Nous fûmes obligés de demeurer là quelque tems , après nous être fournis de vivres ; & moi , qui étois curieux de voir de mes propres yeux ce qui se passoit dans tous les coins de l'Univers où la Providence me menoit , je vins à terre aussi-tôt qu'il me fut possible. Un soir nous débarquâmes dans la partie Orientale de l'Isle , & les Habitans , qui y sont en grand nombre , se pressèrent autour de nous , & d'une certaine distance ils nous considérèrent avec attention. Toutefois , étant traités d'eux jusques-là fort honnêtement , nous ne nous

crûmes pas en danger : nous coupâmes seulement trois branches d'arbres que nous plantâmes en terre à quelques pas de nous ; ce qui non-seulement dans ce Pays-là est une marque de paix & d'amitié , mais qui porte encore les Insulaires à faire la même chose de leur côté , pour indiquer qu'ils acceptent la paix. Dès que cette cérémonie est faite , il ne leur est pas permis de passer vos branches , & vous ne sçauriez passer les leurs sans leur déclarer la guerre. De cette manière , chacun est en sûreté derrière ses limites , & la place qui est entre deux sert de marché , & de côté & d'autre on y trafique librement. En y allant il n'est pas permis de porter des armes , & les gens du Pays même , avant que d'avancer jusques-là , fichent leurs lances en terre : mais si on rompt la convention , en leur faisant quelque violence , ils sautent d'abord sur leurs armes , & tâchent de repousser la force par la force.

Il arriva un soir que nous étions venus à terre , que les Insulaires s'assemblerent en plus grand nombre que de coutume ; mais tout se passa avec la civilité ordinaire. Ils nous apportèrent plusieurs provisions qu'ils troquèrent contre quelques bagatelles , & leurs femmes mêmes nous fournirent du lait & quelques racines, que nous reçûmes avec

plaisir ; en un mot tout étoit paisible , & nous résolûmes même de passer la nuit à terre dans une hutte que nous nous étions faite de quelques rameaux.

Je ne sçais par quel pressentiment je n'étois pas si content que les autres de rester toute la nuit à terre ; & sçachant que notre chaloupe étoit à l'ancre à un jet de pierre du rivage, avec deux hommes pour la garder , j'en fis venir un à terre pour couper quelques branches , pour nous en couvrir dans la chaloupe ; & ayant étendu la voile, je me couchai dessus, à l'abri de cette verdure.

Environ à deux heures après minuit, nous entendîmes des cris terribles d'un des Mariniers, qui nous prioit au nom de Dieu de faire approcher la chaloupe, si nous ne voulions pas que tous nos gens fussent massacrés ; en même tems j'entendis cinq coups de fusil, qui furent répétés deux fois immédiatement après ; je dis cinq coups, car c'étoit-là le nombre de toutes les armes à feu qu'ils avoient. On voit assez, par la nécessité où ils furent de tirer si souvent, que ces Barbares ne sont pas si effrayés de ce bruit, que ceux avec qui j'avois affaire dans mon Isle.

M'étant réveillé en sursaut par tout ce tumulte, je fis avancer la chaloupe ; &

voyant trois fusils devant moi, je pris la résolution d'aller à terre avec mes deux Matelots, & d'assister nos gens attaqués.

Nous fûmes près du rivage en moins de rien, mais il nous fut impossible d'exécuter notre dessein ; car nos Matelots, pour suivis par trois ou quatre cents de ces Barbares, se jetterent dans la mer avec précipitation pour venir à nous. Ils n'étoient que neuf en tout, n'ayant que cinq fusils ; il est vrai que les autres étoient armés de pistolets & de sabres ; mais ces armes leur avoient été d'un fort petit usage.

Nous en sauvâmes sept avec bien de la peine, parmi lesquels il y en avoit trois bien blessés. Pendant que nous étions occupés à les faire entrer, nous étions tout aussi exposés qu'eux ; car ils nous jetterent une grêle de dards ; & nous fûmes obligés de barricader ce côté de la chaloupe avec nos bancs & quelques planches qui s'y trouvoient par un pur hasard, ou, pour mieux dire, par un effet de la Providence Divine.

Cependant, si l'affaire étoit arrivée en plein jour, ces gens visent si juste, qu'ils nous auroient percés de leurs flèches, à moins de nous tenir entièrement à couvert. La lumière de la Lune nous les faisoit voir peu distinctement, pendant qu'ils faisoient voler une quantité de dards dans

notre barque. Cependant , ayant tous rechargé nos fusils , nous fîmes feu dessus , & leurs cris nous firent assez comprendre que nous en avions blessé plusieurs. Cela ne les empêcha pas de rester sur le rivage en ordre de bataille jusqu'au matin , sans doute dans la vûe d'avoir meilleur marché de nous , dès qu'ils pourroient nous voir.

Pour nous , nous fûmes forcés de rester dans cet état , sans sçavoir comment faire pour lever l'ancre & pour faire voile , ne pouvant pas y réussir sans nous tenir debout ; ce qui leur auroit donné autant de facilité pour nous tuer , que nous en avons d'abattre un oiseau qui est sur une branche.

Tout ce que nous pûmes faire , ce fut de donner au Vaisseau des signaux que nous étions en danger , & quoiqu'il fût à une lieue de-là , mon neveu entendant nos coups de fusil , & voyant par sa lunette d'approche que nous faisions feu du côté du rivage , comprit d'abord toute l'affaire , & levant l'ancre au plus vite , il vint aussi près de nous qu'il fut possible. Il nous envoya de-là l'autre chaloupe , avec dix hommes ; mais nous leur criâmes de ne pas approcher , en leur apprenant notre situation. Alors un de nos Matelots prenant le bout d'une corde , & nageant entre les deux chaloupes , de maniere qu'il étoit dis-

posé aux Sauvages de l'apercevoir , vint à bord de ceux qui étoient envoyés pour nous tirer de ce danger. Là-dessus nous coupâmes notre petit cable , & laissant l'ancre , nous fûmes tirés par l'autre chaloupe , jusqu'à ce que nous fussions hors de la portée des flèches. Pendant tout ce tems nous nous étions tenus couchés derrière notre barricade.

Dès que nous ne fûmes plus entre le Vaisseau & le rivage , le Capitaine donna une bordée terrible aux Barbares , ayant fait charger plusieurs canons à cartouche , & l'exécution en fut affreuse.

Quand nous fûmes revenus à bord , & hors de danger , nous eûmes tout le loisir nécessaire pour examiner la cause de tout ce tintamarre , & de cette rupture subite de la part des Sauvages. Notre *Super-Cargo* , qui avoit été souvent de ce côté-là , nous assura qu'il falloit absolument qu'on eût fait quelque chose pour irriter les Sauvages , qui , sans cela , ne nous auroient jamais attaqués , après nous avoir reçus comme amis. La méche fut à la fin découverte , & l'on apprit qu'une vieille femme s'étant avancée au-delà de nos branches , pour nous vendre du lait , avoit eu avec elle une jeune fille qui nous apportoit aussi des herbes & des racines ; un des Matelots avoit

voulu faire quelque violence à la jeune fille, ce qui avoit fait faire un terrible bruit à la vieille, qui en étoit peut-être la mere, ou la parente. Le Matelot néanmoins n'avoit pas voulu lâcher prise ; mais il avoit tâché de mener la fille au milieu d'un bocage, hors de la vûe de la vieille ; celle-là s'étoit retirée là-dessus, pour aller instruire de cet affront ses compatriotes, qui dans l'espace de trois heures avoient assemblé toute cette armée.

Un de nos gens avoit été tué d'un coup de javelot dès le commencement, dans le tems qu'il portoit de la hutte faite de branches. Tous les autres s'étoient tirés d'affaire, excepté celui qui avoit été la cause de tout ce malheur, & qui paya bien cher le plaisir qu'il avoit goûté avec sa noire Maitresse.

Nous fûmes assez long-tems à sçavoir ce qu'il étoit devenu ; cependant nous voguâmes deux jours le long du rivage avec notre chaloupe, quoique le vent nous exhortât à partir, & nous fîmes toutes sortes de signaux pour lui faire connoître que nous l'attendions ; mais toute cette peine fut inutile ; nous le crûmes perdu ; & s'il avoit souffert lui seul de sa sottise, le mal n'auroit pas été fort considérable.

Je ne pus cependant me satisfaire là-

dessus, sans hasarder d'aller une seconde fois à terre, pour voir si je ne pourrois rien découvrir touchant le sort de ce malheureux. Je résolus de le faire pendant la nuit, de peur d'essuyer une seconde attaque des Noirs. Mais je fus fort imprudent en me hasardant de mener avec moi une troupe de Mariniers féroces, sans m'en être fait donner le commandement ; ce qui m'engagea malgré moi dans une entreprise aussi malheureuse que criminelle.

Nous choisîmes, le *Super-Cargo* & moi, vingt des plus déterminés garçons de tout l'équipage, & nous débarquâmes dans le même endroit où les Indiens s'étoient assemblés, quand ils nous avoient attaqués avec tant de fureur. Mon dessein étoit de voir s'ils avoient quitté le champ de bataille, & d'en surprendre quelques-uns, s'il étoit possible, afin de les échanger contre le Matelot en question, si par hasard il vivoit encore.

Etant venus à terre, sans aucun bruit, à trois heures du soir, nous partageâmes nos gens en deux pelotons, dont je commandai l'un, & le *Bossaman* l'autre. Nous ne vîmes ni n'entendîmes personne d'abord, & nous nous avançâmes, en laissant quelque distance entre nos deux petits corps. Vers l'endroit où l'action s'étoit passée nous ne de-

couvrîmes rien à cause des ténèbres ; mais quelques momens après notre Bosséman tomba à terre , ayant donné du pied contre un cadavre. Là-dessus il fit halte jusqu'à ce que je l'eusse joint , & nous résolûmes de nous arrêter-là en attendant le lever de la Lune , qui devoit venir sur l'horison en moins d'une heure de tems. C'est alors que nous découvrimus distinctement le carnage que nous avions fait parmi les Indiens ; nous en vîmes trente-deux à terre , parmi lesquels il y en avoit deux qui respiroient encore. Les uns avoient le bras emporté , les autres la jambe , & les autres la tête , & nous supposâmes qu'on avoit emporté ceux qui avoient été blessés , & qu'on avoit espéré de pouvoir guérir.

Après avoir fait cette découverte , j'étois d'avis de retourner à bord ; mais le Bosséman me fit dire qu'il étoit résolu , avec ses gens , d'aller rendre une visite à la Ville où ces chiens d'Indiens demeuroient , & me fit prier de l'y accompagner , ne doutant point que nous n'y pussions faire un butin considérable , & avoir des nouvelles de *Thomas Jeffery* ; c'étoit-là le nom du Matelot que nous avions perdu.

S'ils m'avoient demandé permission de tenter cette entreprise , je sçais bien que je leur aurois ordonné positivement de se

rembarquer ; mais ils se contenterent de me faire sçavoir leur intention , & de me prier d'être de la partie. Quoique je sçusse combien un tel dessein , où l'on pouvoit perdre beaucoup de monde , étoit préjudiciable à un Vaisseau dont l'unique but étoit d'aller négocier , je n'avois pas l'autorité nécessaire pour détourner le coup ; je me contentai de leur refuser de les accompagner , & j'ordonnai à ceux qui me suivoient de rentrer dans la chaloupe. Deux ou trois de ces derniers commencèrent d'abord à murmurer contre cet ordre , à dire qu'ils vouloient aller , en dépit de moi , & que je n'avois aucun commandement sur eux. *Alors , Jean , s'écria l'un , veux-tu y venir ? pour moi j'y vais certainement.* Jean répondit qu'il le vouloit bien. Il fut suivi d'un autre , & celui-là d'un autre encore ; en sorte qu'ils m'abandonnerent tous , hormis un seul que je priai instamment de rester. Il n'étoit demeuré dans la chaloupe qu'un seul *Mouffe* ; ainsi il n'y avoit que ce Matelot , le *Super-Cargo* & moi , qui retournâmes vers la chaloupe , où nous avertîmes les autres , que nous resterions pour la garder , & pour en sauver autant qu'il nous seroit possible. Je leur répétois encore , qu'ils entreprenoient le dessein du monde le plus

extravagant , & qu'ils pourroient bien avoir la même destinée que *Jeffery*.

Ils me répondirent en vrais Mariniers , qu'ils agiroient prudemment , & qu'ils me garantissoient qu'ils en viendroient à bout à leur honneur. J'avois beau leur mettre devant les yeux les intérêts du Vaisseau , & que leur conduite étoit inexcusable devant Dieu & devant les hommes ; c'étoit comme si j'avois parlé au grand mât du Navire ; ils me donnerent seulement de bonnes paroles , & m'assurèrent qu'ils seroient de retour dans une heure au plus tard. La Ville des Indiens n'étoit , à ce qu'ils me dirent , qu'à un demi-mille du rivage ; mais ils trouverent qu'elle étoit éloignée de plus de deux grands milles.

C'est ainsi qu'ils s'en allèrent tous , & quoique leur entreprise fût extravagante au suprême degré , il faut avouer pourtant qu'ils s'y prirent avec toute la précaution possible. Ils étoient tous parfaitement bien armés ; car outre un fusil ou un mousquet , ils avoient chacun un pistolet & une bayonnette : quelques-uns s'étoient munis avec cela de sabres , & le Bossleman & deux autres avoient des haches d'armes. D'ailleurs ils étoient pourvus tous ensemble de treize Grenades ; en un mot jamais gens plus ha-

dis & mieux armés n'entreprirent un dessein plus abominable & plus extravagant.

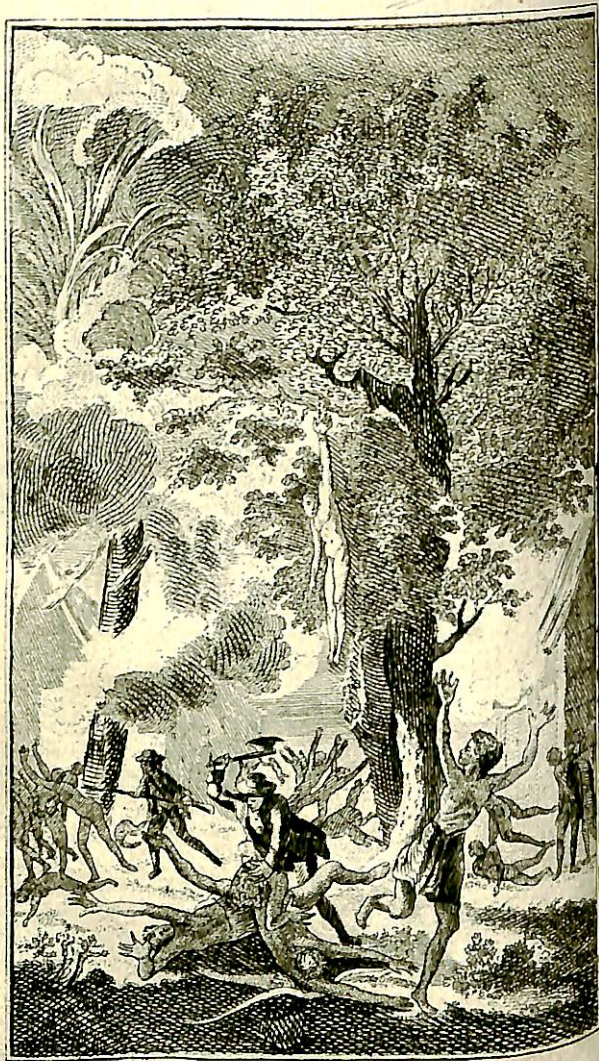
Quand ils s'en allèrent , ils n'étoient animés que par le desir du butin , & par l'espérance de trouver de l'or ; mais une circonstance où ils ne s'attendoient pas , les remplit de l'esprit de vengeance , & les changea tous en autant de diables incarnés. Etant arrivés à un petit nombre de maisons Indiennes, qu'ils avoient prises pour la Ville même , ils se virent fort éloignés de leur compte , puisqu'il n'y avoit-là que treize huttes , & qu'il leur étoit impossible de savoir la situation & la grandeur de la Ville qu'ils avoient dessein de saccager.

Ils délibérèrent long-tems sans sçavoir quel parti prendre. S'ils attaquoient ce hameau , il falloit égorger tous les habitans sans qu'il en échappât un seul , pour donner l'alarme à la Ville , ce qui leur attireroit toute une armée ; & s'ils laissoient ces gens-là en repos , il étoit absolument impossible de trouver le chemin de la Ville , & d'exécuter leur beau projet.

Ils choisirent pourtant ce dernier parti , résolus de chercher la Ville le mieux qu'il leur seroit possible. Après avoir marché quelques momens , ils trouverent une vache attachée à un arbre , & ils résolurent d'abord de s'en faire un Guide. Voici com-

mê ils raisonnerent ; ou la vache appartient au hameau, ou à la Ville. Si elle est délicate, elle cherchera son étable sans doute. Si elle retourne en arrière, nous n'avons rien à lui dire, elle nous est inutile absolument ; mais si elle va en avant, nous n'avons qu'à la suivre ; elle nous menera indubitablement où nous voulons être. Là-dessus ils couperent la corde, & virent avec plaisir la vache marcher devant eux. Pour abrégér, elle les mena tout droit vers la Ville, qu'ils virent composée à-peu-près de deux cents cabanes, dont quelques-unes contenoient plusieurs familles.

Ils y trouverent un profond silence, & tout le monde endormi tranquillement comme dans un endroit qui n'avoit jamais été exposé aux attaques de quelques ennemis. Ils tinrent alors un nouveau Conseil de guerre, & ils résolurent de se partager en trois corps, de mettre le feu à trois maisons, dans les trois différentes parties du Bourg, & de saisir & garotter les gens à mesure qu'ils sortiroient de leurs maisons embrasées. Si quelqu'un leur résistoit, leur parti étoit tout pris. Au reste le pillage étoit leur grand but, & ils étoient bien résolus de s'en acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Ils trouverent bon cependant de commencer par visiter toute la Ville,



Massacre des Indiens à Madagascar
pour venger la mort de Gessery.

DE ROBINSON CRUSOÉ. 63
sans faire le moindre bruit , afin d'en examiner l'étendue , & de juger de-là si leur dessein étoit praticable ou non.

Après cette précaution , ils se déterminèrent hardiment à tenter fortune ; mais tandis qu'ils s'animoient les uns & les autres , les trois qui s'étoient le plus avancés , se mirent à crier tout haut , qu'ils avoient trouvé *Thomas Jeffery* ; ce qui fit courir tous les autres de ce côté-là. Ils trouverent effectivement ce malheureux , à qui on avoit coupé la gorge ; il étoit nud & pendu par un bras. Il y avoit près de-là une maison Indienne , où se trouvoient plusieurs des principaux de la Ville , qui avoient été dans le combat , & dont quelques-uns avoient été blessés. Nos gens virent qu'ils étoient éveillés , puisqu'ils parloient ensemble ; mais il étoit impossible d'en sçavoir le nombre.

Le spectacle de leur camarade égorgé donna aux Anglois une telle fureur , qu'ils jurèrent de se venger , & de ne donner quartier à aucun Indien qui tomberoit entre leurs mains : dans le moment même ils mirent la main à l'œuvre. Comme les maisons étoient basses & toutes couvertes de chaume , il ne leur fut pas difficile d'y mettre le feu , & en moins d'un quart d'heure toute la ville brûloit en quatre ou cinq différens endroits.

Il n'oublierent pas sur-tout la cabane où se pouvoient les Indiens éveillés, dont je viens de faire mention. Dès que le feu commença à y prendre, ces pauvres gens effrayés cherchèrent la porte pour se sauver; mais ils y rencontrèrent un danger qui n'étoit pas moindre, & le Bosseman en tua deux de sa propre main avec sa hache d'armes. La maison étant grande, & remplie de gens, il ne voulut pas y entrer pour en achever le massacre; mais il y jeta une grenade, qui les effraya d'abord, mais qui en crevant ensuite leur fit pousser les cris les plus lamentables.

La plupart des Indiens qui se trouvoient dans cette maison furent tués ou blessés par la grenade, excepté deux ou trois, qui voulurent de nouveau sortir par la porte, où ils furent reçus par le Bosseman, & par deux autres la bayonnette au bout du fusil, & misérablement massacrés. Il y avoit dans la maison un autre appartement plus reculé où se trouvoit le Roi, ou le Capitaine général de cette Ville, avec quelques autres. Nos gens les forcerent d'y rester, jusqu'à ce que la maison consumée par les flammes leur tombât sur la tête, & les écrasât.

Pendant toute cette exécution, ils ne tirèrent pas un seul coup de fusil, ne vou-

lant éveiller le peuple qu'à mesure qu'ils étoient en état de le dépêcher; mais le feu fit sortir les Indiens du sommeil assez vite; ce qui força les Anglois à se tenir ensemble en petit corps; l'incendie ne trouvant que des matieres extrêmement combustibles, se répandit en moins de rien au long & au large, & rendit les rues entre les maisons presque impraticables. Il falloit pourtant suivre le feu, pour exécuter cet affreux dessein, avec plus de sûreté, & dès que la flamme faisoit sortir les Habitans hors de leurs maisons, ils étoient d'abord assommés par ces furieux, qui, pour tenir leur rage en haleine, ne faisoient que crier les uns aux autres de se souvenir du pauvre *Jeffery*.

Pendant tout ce tems-là j'étois dans de fort grandes inquiétudes; particulièrement quand je vis l'incendie, que l'obscurité de la nuit me faisoit paroître, comme s'il n'étoit qu'à quelques pas de moi.

D'un autre côté, mon neveu le Capitaine, qui avoit été éveillé par ses gens, voyant ces flammes, en fut dans une surprise extraordinaire; il n'en pouvoit pas deviner la cause, & il craignit fort que je ne fusse dans quelque grand danger, aussi-bien que le *Super-Cargo*. Mille pensées lui rouloient dans l'esprit, & enfin, quoiqu'il ne pût

qu'à peine tirer plus de monde du Vaisseau, il résolut de se jeter dans l'autre chaloupe, & de venir à notre secours lui-même avec treize hommes.

Il fut fort étonné de me trouver avec le *Super-Cargo* dans la chaloupe, accompagnés seulement d'un seul Matelot & du Mousse. Quoiqu'il fût fort aise de nous voir sains & saufs, il étoit très-impatient de sçavoir ce qui se passoit à l'égard des autres. La flamme s'augmentoît de moment à autre, & nos gens ayant commencé à se servir de leurs armes à feu, les fréquents coups de fusil que nous entendions ne pouvoient que nous donner la plus grande curiosité, pour une affaire où nous étions si fort intéressés.

Le Capitaine ayant pris sa résolution, me dit qu'il vouloit aller donner du secours à ses gens, quelque chose qui en pût arriver. Je tâchai de l'en détourner par les mêmes raisons que j'avois employées contre les autres; je lui alléguai le soin qu'il devoit avoir de son Vaisseau, l'intérêt des Propriétaires, & la longueur du voyage, &c. & je m'offrois d'aller reconnoître avec les deux hommes qui m'étoient restés, pour découvrir de quelque distance quel devoit être probablement l'événement de cette affaire, & pour l'en venir informer au plus vite.

C'étoit parler à un sourd; mon neveu étoit aussi incapable d'entendre raison que tout le reste. Il vouloit y aller, me dit-il, & il étoit fâché d'avoir laissé plus de dix hommes dans le Vaisseau. Il n'étoit pas homme à laisser périr ses gens faute de secours; il étoit résolu de leur en donner, quand il devroit perdre le Vaisseau, & la vie même.

Dans ces circonstances, bien loin de persuader le Capitaine de rester-là, je fus obligé de le fuir. Il ordonna à deux hommes de s'en retourner à bord avec la Pinasse, & d'aller chercher encore douze de leurs camarades, dont six devoient garder les chaloupes, pendant que les six autres marcheroient vers la Ville. De cette manière il ne devoit rester que seize hommes dans le Vaisseau, dont tout l'équipage ne consistoit qu'en soixante-cinq hommes, desquels deux avoient été tués dans la première action.

Ces ordres étant donnés, nous nous mîmes en marche; & guidés par le feu, nous allâmes tout droit vers la Ville. Si les coups de fusil nous avoient étonnés de loin, nous fûmes remplis d'horreur quand nous fûmes près de-là par les cris des malheureux Habitans, qu'on traitoit d'une manière si affreuse.

Je n'avois jamais été présent au fac d'une Ville ; j'avois bien entendu parler de *Drogheda* en Irlande , où Olivier Cromwel avoit fait massacrer tout le peuple , hommes , femmes , & enfans. J'avois vû la description de la prise de Magdebourg par le Comte de Tilly , & du massacre de plus de vingt-deux mille personnes de tout sexe , & de tout âge ; mais je n'avois vû rien de pareil de mes propres yeux , & il m'est impossible d'en donner une idée , ni d'exprimer les terribles impressions que cette action abominable fit sur mon esprit.

Parvenus jusqu'à la Ville, nous ne vîmes aucun moyen d'entrer dans les rues ; nous fûmes donc obligés de la côtoyer , & les premiers objets qui s'offrirent à nos yeux, étoient les ruines , ou plutôt les cendres d'une cabane , devant laquelle nous vîmes, à la lumière du feu, les cadavres de quatre hommes & de trois femmes , & nous crûmes en découvrir quelques autres au milieu des flammes. En un mot nous aperçûmes d'abord les traces d'une action si barbare , & si éloignée de l'humanité , que nous crûmes impossible que nos gens en fussent les auteurs ; nous les jugeâmes tous dignes de la mort la plus cruelle , s'ils en étoient effectivement coupables.

L'incendie cependant alloit toujours en

avant , & les cris suivoient le même chemin que le feu ; ce qui nous mit dans la plus grande consternation ; quand nous vîmes, à notre grand étonnement, trois femmes nues , poussant les cris les plus affreux , s'enfuir de notre côté , comme si elles avoient eu des ailes : seize ou dix-sept hommes du pays suivoient la même route , ayant à leurs trousses trois ou quatre de nos bouchers Anglois , qui ne pouvant pas les atteindre firent feu sur eux , & en renversèrent un tout près de nous. Quand les pauvres fuyards nous découvrirent , ils nous prirent pour un autre corps de leurs ennemis , & firent des hurlemens épouvantables , sur-tout les femmes , persuadées que nous allions les massacrer dans le moment.

Mon sang se glaça dans mes veines , quand je vis cet affreux spectacle , & je crois que si nos quatre Matelots étoient venus jusqu'à nous , j'aurois fait tirer dessus. Cependant nous nous mîmes un peu à l'écart , pour faire comprendre aux pauvres Indiens qu'ils n'avoient rien à craindre de nous.

Là-dessus ils s'approchèrent , se jetterent à terre , & en levant les yeux au Ciel , ils sembloient nous demander , par les tons les plus lamentables , de vouloir bien leur sauver la vie.

Nous leur fîmes comprendre que c'étoit là notre dessein ; sur quoi ils se mirent tous dans un petit peloton derrière un retranchement. Dans ces entrefaites j'ordonnai à mes gens de se tenir tous ensemble , & de n'attaquer personne ; mais de tâcher de saisir quelqu'un des Anglois , pour apprendre de quel diable ils étoient possédés , & quelle étoit leur intention. Je leur dis encore , que s'ils rencontroient leurs camarades engagés , ils tâchassent de les faire retirer , en les assurant que s'ils restoient là jusqu'au jour ils se verroient environnés de cent mille Indiens. Là-dessus je les quittai , & suivis seulement de deux hommes , je me mis parmi les pauvres fuyards que nous avions sauvés. C'étoit la chose du monde la plus triste à voir ; quelques-uns avoient les pieds tout grillés à force de courir par le feu. Une des femmes étant tombée en passant par les flammes avoit le corps à moitié rôti , & deux ou trois hommes avoient plusieurs coups de sabre sur le dos , & sur les cuisses : un quatrième , percé de part en part d'un coup de fusil , rendoit l'ame à mes yeux.

J'aurois fort souhaité d'apprendre les motifs de cet abominable massacre ; mais il me fut impossible d'entendre un mot de ce qu'ils me disoient ; tout ce que je pus com-

prendre

prendre par leurs signes , c'étoit qu'ils étoient aussi ignorans là-dessus que je l'étois moi-même. Cette horrible entreprise m'effraya tellement que je résolus à la fin de retourner vers mes gens , de pénétrer dans la ville au travers des flammes , & de mettre fin à cette boucherie à quelque prix que ce fût.

Dans le tems que je communiquois ma résolution à mes gens , que je leur ordonnois de me suivre , nous vîmes quatre de nos Anglois , avec le *Bosseman* à leur tête , courir comme des furieux par-dessus les corps de ceux qu'ils avoient tués. Ils étoient tout couverts de sang & de poussière ; nous leur criâmes de toutes nos forces de venir à nous ; ce qu'ils firent dans le moment.

Dès que le *Bosseman* nous aperçut , il poussa un cri de triomphe , charmé de voir arriver du secours. *Ah ! mon brave Capitaine*, s'écria-t-il, *je suis ravi de vous voir ; nous n'avons pas encore à moitié fait avec ces diables , avec ces chiens d'enfer ; j'en tuerais autant que le pauvre Jeffery avoit de cheveux à la tête ; nous avons juré de n'en épargner pas un seul ; nous voulons exterminer toute cette abominable Nation.* Là-dessus il se remit à courir tout échauffé & tout hors d'haleine , sans nous donner le tems de lui dire un mot.

Enfin criant de toutes mes forces ; arrête,

barbare , lui dis-je ; je te défends, sous peine de la vie , de toucher davantage à un seul de ces pauvres gens ; si tu ne t'arrêtes, tu es mort dans le moment.

Comment donc ! Monsieur , répondit-il , savez-vous ce qu'ils ont fait ? Si vous voulez voir la raison de notre conduite , vous n'avez qu'à approcher. Là-dessus il nous montra le malheureux Jeffery égorgé & pendu à un arbre.

J'avoue que ce spectacle étoit capable de me porter à approuver leur vengeance , s'ils ne l'avoient pas poussée si loin , & je me remis dans l'esprit ces paroles que Jacob adressa autrefois à ses fils *Simeon & Lévi : Maudite soit leur colere , car elle a été féroce ; & leur vengeance , car elle a été cruelle.*

Le triste objet que nous venions de voir me donna dans le moment de nouvelles affaires ; car mon neveu & ceux qui me suivoient , en conçurent une rage aussi difficile à modérer que celle du Bosseman & de ses camarades. Mon neveu me dit qu'il craignoit seulement que ses gens ne fussent pas les plus forts , & qu'au reste il croyoit qu'il ne falloit pas faire quartier à un seul de ces Indiens , qui tous avoient trempé dans un si abominable meurtre , & qui avoient mérité la mort , comme des assassins.

Sur ce discours, huit des derniers venus volèrent sur les pas du Bosseman , pour mettre la dernière main à ce cruel attentat ; & moi, voyant inutile tout ce que je faisois pour les modérer , je m'en revins triste & pensif , ne pouvant plus soutenir la vue de ce meurtre , ni des malheureux qui tomboient entre les mains de nos barbares Matelots.

Je n'étois accompagné que du *Super-Cargo* , & de deux autres hommes , & j'avoue qu'il y avoit bien de l'imprudence à moi de retourner vers nos chaloupes avec si peu de monde. Le jour approchoit , & l'alarme qui s'étoit répandue par tout le pays , avoit rassemblé près du petit hameau une quarantaine d'Indiens armés de lances , d'arcs & de flèches. Heureusement j'évitai cet endroit en allant tout droit au rivage ; quand nous y arrivâmes, il étoit déjà plein jour ; nous nous mimas aussi-tôt dans la *Pinaffe* ; & , après être venus à bord , nous la renvoyâmes, dans la pensée que nos gens pourroient bien en avoir besoin pour se sauver.

Je vis alors que le feu commençoit à s'éteindre & que le bruit cessoit ; mais une demi-heure après j'entendis une salve de fusils : j'appris dans la suite , que nos gens l'avoient faite sur les Indiens qui s'étoient

attroupés près du petit hameau. Ils en tuèrent seize ou dix-sept, & mirent le feu à leurs cabanes ; mais ils épargnerent les femmes & les enfans. Lorsque mes gens s'approchoient du rivage avec la Pinaffe, ceux qui venoient de faire cette affreuse expédition commençoient à paroître, sans aucun ordre, répandus çà & là ; en un mot dans une telle confusion, qu'ils auroient pu être défaits facilement par un très-petit nombre de gens déterminés.

Heureusement pour eux ils avoient jetté la terreur dans tout le pays, & les Indiens étoient si effrayés par une attaque si peu attendue, qu'une centaine de leurs braves gens n'auroient pas attendu de pied ferme six de nos Matelots. Aussi, dans toute l'action, il n'y en avoit pas un seul qui se défendît. Ils étoient tellement étonnés du feu d'un côté, & de l'attaque de nos gens de l'autre, que dans l'obscurité de la nuit ils ne sçavoient de quel côté se tourner. S'ils fuyoient d'un côté, ils tomboient dans un de nos petits corps : & s'ils retournoient sur leurs pas, ils en rencontroient un autre ; la mort se présentoit à eux de toutes parts. Aussi dans toute cette affaire aucun de nos gens ne reçut le moindre mal, excepté deux, dont l'un s'étoit brûlé la main, & dont l'autre s'étoit fait une entorse au pied.

J'étois fort en colere contre tout l'Equipage, mais sur-tout contre mon neveu le Capitaine, qui avoit non-seulement négligé son devoir, en hasardant le succès de tout le voyage, dont le soin lui avoit été commis, mais encore en animant la fureur de ses gens plutôt que de la calmer. Il répondit à mes reproches avec beaucoup de respect, en disant que la vue de Jeffery égaré d'une manière si cruelle l'avoit furieusement passionné ; qu'il n'auroit pas dû s'y laisser entraîner en qualité de Commandant du Vaisseau, mais qu'en qualité d'homme, il avoit été incapable de raisonner dans cette occasion. Pour les Matelots, comme ils n'étoient pas soumis à mes ordres, ils se soucioient fort peu si leur expédition me déplaisoit ou non.

Le lendemain nous remîmes à la voile, & par conséquent nous ne sçûmes rien de l'effet qu'avoit produit dans ce peuple l'action barbare de notre Equipage. Nos gens différoient dans le calcul qu'ils faisoient de ceux qu'ils avoient tués ; mais on pouvoit juger à-peu-près par leurs différens rapports, qu'ils avoient fait périr environ cinquante personnes, hommes, femmes, & enfans. Pour ce qui regarde les maisons, il n'en étoit pas échappé une seule de l'incendie.

Ils avoient laissé-là le pauvre Jeffery ; parce qu'il étoit inutile de l'emporter avec eux ; ils l'avoient seulement détaché de l'arbre , où il avoit été pendu par un bras.

Quoique nos gens crussent leur action fort juste , je n'étois rien moins que de leur sentiment , & je leur dis naturellement que Dieu ne béniroit point notre voyage , & qu'il les puniroit du sang qu'ils avoient répandu , comme d'un massacre exécrationnable ; que véritablement les Indiens avoient tué Jeffery ; mais qu'il avoit été l'agresseur , qu'il avoit violé la paix , en abusant d'une fille qui étoit venue dans notre quartier sur la foi du Traité.

Le Bosselman défendit sa cause , en disant que , quoique les nôtres semblaient avoir violé la paix , il étoit pourtant certain que les Indiens avoient commencé la guerre , en tirant leurs flèches sur nous , & en tuant de nos gens sans aucune cause raisonnable ; que trouvant l'occasion d'en tirer raison , il nous avoit été permis de le faire , & que les petites libertés que Jeffery avoit prises avec la jeune Indienne , n'avoient pas mérité qu'on l'égorgeât d'une si cruelle manière ; que par conséquent ils n'avoient rien fait que punir des meurtriers ; ce qui étoit permis par les Loix divines & humaines,

Qui ne croiroit qu'une pareille aventure nous eût détournés de nous hasarder encore à terre parmi des Payens & des Barbares ? Malheureusement les hommes ne deviennent sages que par leurs propres disgrâces , & jamais leur expérience ne leur est d'un si grand usage , que quand elle leur coûte cher.

Nous étions destinés pour le Golphe de Perse , & de-là pour la Côte de Coromandel ; & notre but n'étoit que d'aller en passant à Suratte. Le principal dessein du *Super. Cargo* regardoit la *Baye de Bengale*, & s'il ne trouvoit pas occasion d'y faire ses affaires , il devoit aller à la Chine , & revenir à Bengale à son retour.

Le premier désastre qui nous arriva fut dans le Golphe de Perse , où cinq de nos gens étant allés à terre sur la Côte qui appartient à l'Arabie , furent tués ou emmenés comme Esclaves par les gens du pays. Leurs compagnons ne furent point en état de les délivrer , ayant assez à faire eux-mêmes pour se sauver dans la chaloupe. Je leur dis naturellement , que je regardois ce malheur comme une punition du Ciel. Mais le Bosselman me répondit avec chaleur , que j'aurois bien de la peine à justifier mes censures & mes reproches par des passages formels de l'Ecriture , & il m'alléguait

celui où il est dit , *que ceux sur qui étoit tombée la Tour de Silé , n'avoient pas été plus grands pécheurs que les autres Galiléens.* Je confesse que je ne trouvai rien de solide à lui répliquer, sur-tout à cause que, parmi ceux que nous venions de perdre , il n'y en avoit pas un seul qui eût trempé dans le massacre de Madagascar ; je me servois toujours de cette expression, quelque choquante qu'elle fût pour tout l'Equipage.

Les Sermons fréquens que je leur faisois sur ce sujet , eurent de plus mauvaises conséquences pour moi que je n'avois cru. Le Bosselman , qui avoit été le chef de cette entreprise , m'étant venu joindre un jour , me dit d'un ton fort résolu , que j'avois grand tort de remettre toujours cette affaire sur le tapis , & de m'étendre en reproches mal fondés & injurieux ; que l'Equipage en étoit fort mécontent , & lui sur-tout , sur lequel j'avois le plus tiré ; qu'étant seulement un passager, sans aucun commandement dans le Vaisseau , je ne devois pas m'imaginer que j'eusse le moindre droit de les insulter , comme je faisois continuellement. *Que sçavons-nous, continua-t-il, si vous n'avez pas quelque dessein contre nous dans l'esprit, & si un jour, quand nous serons de retour en Angleterre, vous ne nous appellerez pas en Justice pour cette ac-*

tion ? Je vous prie , Monsieur , plus de discours sur cette matiere ; si vous vous mêlez encore de ce qui ne vous regarde point, je quitte le Vaisseau , plutôt que de souffrir vos censures perpétuelles.

Après l'avoir écouté avec patience , je lui dis , qu'à la vérité le massacre de Madagascar , que je n'appellerois jamais autrement , m'avoit toujours souverainement déplu , & que j'en avois parlé librement , sans pourtant appuyer davantage sur lui que sur un autre ; qu'il étoit vrai que je n'avois aucun commandement dans le Vaisseau , mais aussi que je n'avois jamais prétendu y exercer la moindre autorité , & que je n'avois fait seulement que dire mon sentiment avec franchise sur les choses qui nous concernoient tous également ; que je voulois pourtant qu'il sçût que j'avois une part considérable dans la charge du Navire , & qu'en cette qualité j'avois un droit incontestable de parler encore avec plus de liberté que je n'avois fait jusqu'alors , sans être obligé de rendre compte de ma conduite , ni à lui , ni à qui que ce fût. Je lui tins ce discours avec assez de fermeté ; & comme il n'y répliqua pas grand'chose , je crus que c'étoit une affaire finie.

Nous étions alors dans le port de Bengale ; & ayant envie de voir le Pays , je

m'étois fait mettre à terre , quelques jours après notre arrivée , avec le *Super-Cargo* , pour nous divertir pendant quelques heures. Vers le soir , dans le tems que je me préparois à retourner à bord , un de nos Mariniers vint me dire de ne pas prendre la peine d'aller jusqu'au rivage , puisque les gens de la chaloupe avoient ordre de ne me point ramener.

Surpris de ce compliment insolent , comme d'un coup de foudre , je demandai à cet homme qui lui avoit donné ordre de me dire une pzeille sottise ? Et ayant appris que c'étoit le Bosseman , je dis au Messager qu'il n'avoit qu'à rapporter à celui qui l'avoit envoyé , qu'il s'étoit acquitté de sa commission , & que je n'y avois rien répondu.

J'allai d'abord trouver le *Super-Cargo* , & lui racontant toute l'histoire , je lui dis que je prévoyois quelque mutinerie dans le Vaisseau , & je le pria de s'y transporter dans quelque barque Indienne , pour informer le Capitaine de ce qui venoit de m'arriver. J'aurois bien pu m'épargner cette peine ; car l'affaire étoit déjà faite à bord du Navire. Le Bosseman , le Canonnier , & le Charpentier , en un mot tous les Officiers subalternes , dès qu'ils m'avoient vu dans la chaloupe , étoient montés sur le tillac , & avoient demandé à parler au Ca-

pitaine. Comme le Bosseman étoit un homme qui parloit fort bien , c'étoit lui qu'on avoit chargé du soin de faire la harangue. Après avoir répété toute la conversation que nous avions eue ensemble , il dit en peu de mots au Capitaine , qu'ils étoient bien-aïses que j'eusse pris , de mon propre mouvement , le parti d'aller à terre , puisque sans cela ils m'y auroient obligé ; qu'ils s'étoient engagés à servir dans le Vaisseau sous son commandement , & qu'ils étoient dans l'intention de continuer à le faire avec la plus exacte fidélité ; mais que , si je ne voulois pas quitter le Vaisseau de bon gré , & si en ce cas il ne vouloit pas m'y forcer , ils n'étoient pas d'avis d'aller plus loin avec lui , & qu'ils abandonneroient le Vaisseau tous.

En prononçant ce dernier mot , il se tourna du côté du grand mâ , où tous les Matelots étoient assemblés , qui se mirent aussi-tôt à crier d'une seule voix , *oui tous* , tous.

Mon neveu étoit un homme de courage , & d'une grande présence d'esprit ; quoiqu'il fût très-surpris d'un discours si peu attendu , il répondit d'une manière calme , qu'il prendroit l'affaire en considération ; mais qu'il ne pouvoit rien résoudre là-dessus , avant que de m'avoir parlé.

Il se servit alors de plusieurs raisonnemens pour leur faire voir l'injustice de leur proposition, mais en vain ; ils se donnerent tous la main en sa présence, en jurant qu'ils iroient tous à terre, à moins qu'il ne leur promit positivement qu'il ne souffriroit pas que je remis le pied dans le Vaisseau.

C'étoit quelque chose de bien dur pour lui, qui m'avoit de si grandes obligations, & qui ignoroit de quelle manière je prendrois cette affaire-là. Il crut pouvoir détourner le coup d'une autre manière ; & le prenant sur un ton fort haut, il leur dit, avec beaucoup de fermeté, que j'étois un des principaux intéressés dans le Vaisseau, & qu'il étoit ridicule de vouloir me chasser, pour ainsi dire, de ma propre maison ; que s'ils quittoient le Navire, ils paieroient cher cette désertion, s'ils étoient jamais assez hardis pour remettre le pied en Angleterre ; que pour lui il aimeroit mieux risquer tout le fruit du voyage, & perdre le Vaisseau, que de me faire un pareil affront, & qu'ainsi ils n'avoient qu'à prendre le parti qu'ils trouveroient à propos. Il leur proposa ensuite d'aller à terre lui-même avec le Bosselman, pour voir de quelle manière on pourroit accommoder toute cette affaire.

Ils rejetterent unanimement cette pro-

position, en disant qu'ils ne vouloient plus avoir rien à faire avec moi, ni à terre, ni à bord du Vaisseau, & que si j'y rentrois, ils étoient tous résolus d'abandonner le Navire. *Eh bien*, répliqua le Capitaine, *si vous êtes tous dans cette intention, j'irai parler à mon oncle tout seul.* Il le fit, & il vint justement dans le tems qu'on venoit de me faire le compliment ridicule dont j'ai parlé.

J'étois ravi de le voir ; car j'avois craint qu'ils ne l'emprisonnassent, & qu'ils ne s'en lassent avec le Navire : ce qui m'auroit forcé à demeurer-là seul, sans argent, sans hardes, & dans une situation plus terrible que celle où je m'étois trouvé autrefois dans mon Isle.

Heureusement ils n'avoient pas poussé leur insolence jusques-là, & lorsque mon neveu me raconta qu'ils avoient juré de s'en aller tous si je rentrois dans le Vaisseau, je lui dis de ne s'en point embarrasser, & que j'étois résolu de rester à terre ; qu'il eût soin seulement de me faire apporter mes hardes & une bonne somme d'argent, & que je trouverois bien le moyen de revenir en Angleterre.

Quoique mon neveu fût au désespoir de me laisser-là, il vit bien qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre. Il retourna à

bord , & dit à ces gens , que son oncle avoit cédé à leur importunité , & qu'on n'avoit qu'à m'envoyer mes hardes. Ce discours calma tout cet orage ; l'Equipage se rangea à son devoir ; il n'y eut que moi d'embarassé , ne sçachant quel parti prendre.

Je me trouvois tout seul dans l'endroit le plus reculé du monde , étant plus éloigné de l'Angleterre de trois mille lieues , que quand j'étois dans mon Isle. Il est vrai que je pouvois revenir par terre , en passant par le pays du Grand-Mogol jusqu'à Suratte ; de-là je pouvois aller par mer jusqu'à *Balsora* , dans le Golphe Persique , d'où je pouvois venir avec les Caravanes par les Déserts de l'Arabie , jusqu'à Alep & à Sanderon. De-là il m'étoit facile de me transporter en France par l'Italie : toutes ces courses mises ensemble , faisoient le diamètre entier du Globe , & peut-être davantage.

Il y avoit encore un autre parti à prendre , c'étoit d'attendre quelques Vaisseaux Anglois qui , venant d'*Achin* dans l'Isle de Sumatra , devoient passer à Bengale ; mais comme j'étois venu-là sans avoir rien à démêler avec la Compagnie Angloise des Indes Orientales , il m'auroit été difficile d'en sortir sans son consentement , qu'il m'étoit impossible d'obtenir , sinon par une

grande faveur des Capitaines de ses Vaisseaux , ou des Facteurs de la Compagnie , & je n'avois pas la moindre relation , ni avec les uns , ni avec les autres.

Pendant que j'étois dans cet embarras , j'eus le plaisir charmant de voir partir le Vaisseau sans moi ; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé auparavant à un homme qui fût dans une situation comme la mienne , à moins que l'Equipage ne se fût révolté , & n'eût mis à terre ceux qui ne vouloient pas consentir à leur mauvais dessein.

Ce qui me consolait un peu , c'est que mon neveu m'avoit laissé deux Domestiques , ou pour mieux dire , un Domestique & un Compagnon. Ce dernier étoit le Clerc du *Bourfier* du Vaisseau , & l'autre étoit le propre Valet du Capitaine. Je pris un bon appartement chez une femme Angloise , où logeoient plusieurs autres Marchands Anglois , François & Juifs Italiens. J'y fus parfaitement bien accommodé ; & pour qu'on ne pût pas dire que je prenois mon parti trop précipitamment , j'y restai pendant neuf mois pour considérer mûrement par quel moyen je pourrois m'en revenir chez moi le plus commodément , & avec le plus de sûreté.

J'avois avec moi des marchandises d'Angleterre d'une assez grande valeur , outre

une bonne somme d'argent : mon neveu m'avoit laissé mille pièces de huit , & une Lettre de crédit d'une somme beaucoup plus considérable , que j'étois le maître de tirer si j'en avois besoin , en sorte que je ne courois pas le moindre risque de manquer d'argent.

Je me dédis d'abord de mes marchandises très-avantageusement , & , suivant l'intention que j'avois déjà eue en commençant le voyage , j'achetai une belle partie de Diamans ; ce qui réduisit mon bien dans un petit volume , qui ne pouvoit point m'embarasser pendant le voyage.

Après avoir demeuré-là assez long-tems , sans goûter aucune des propositions qu'on m'avoit faites touchant les moyens de retourner en Angleterre , un Marchand Anglois , qui logeoit dans la même maison , & avec qui j'avois lié une amitié étroite , vint un matin dans ma chambre. *Mon cher Pays* , me dit-il , *je viens vous communiquer un projet qui me plaît fort , & qui pourroit bien vous plaire aussi , quand vous l'aurez considéré avec attention. Nous sommes placés ,* continua-t-il , *vous par accident , & moi par mon propre choix , dans un endroit du monde fort éloigné de notre Patrie ; mais c'est dans un pays où il y a beaucoup à gagner pour des gens*

comme vous. & moi qui entendons le commerce. Si vous voulez joindre mille livres Sterling à mille autres que je fournirai , nous louerons ici le premier Vaisseau qui nous accommodera : vous serez Capitaine & moi Marchand , & nous ferons le voyage de la Chine. Pourquoi , Monsieur , resterions-nous ici les bras croisés ? Tout roule , tout s'agite dans le Monde : tous les corps terrestres & célestes sont occupés ; par quelle raison demeurerions-nous dans une lâche oisiveté ? Il n'y a , pour ainsi dire , de fainéans que parmi les hommes , & je ne vois pas qu'il soit nécessaire que nous soyons de cette méprisable classe.

Je goûtai fort cette proposition , d'autant plus qu'elle me fut faite avec tant de marques d'amitié & de franchise ; l'incertitude de ma situation contribua beaucoup à m'engager dans le commerce , qui n'étoit pas naturellement l'élément qui me fût le plus propre : en récompense le projet de voyager touchoit la véritable corde de mes inclinations , & jamais une proposition d'aller voir une partie du monde qui m'étoit inconnue , ne pouvoit m'être faite mal à propos.

Quelque tems s'écoula avant que nous pussions trouver un Navire qui nous agréât , & quand nous l'eûmes trouvé , il nous fut

fort difficile d'avoir des Matelots Anglois, autant qu'il nous en falloit pour diriger ceux du pays que nous pouvions trouver sans peine. Bientôt pourtant nous engageâmes un *Contre-Maitre*, un *Bosseman* & un *Canonier*, tous Anglois, un *Charpentier Hollandois*, & trois *Matelots Portugais*, qui suffisoient pour avoir l'œil sur nos Mariniers Indiens.

Il y a tant de Relations des Voyages qui ont été faits de ce côté-là, que ce seroit une chose fort ennuyeuse pour le Lecteur, de trouver ici une description exacte des pays où nous relâchâmes, & des Peuples qui les habitent. Il suffira de dire que nous allâmes d'abord à *Achin*, dans l'Isle de Sumatra, & de-là à *Siam*, où nous troquâmes quelques-unes de nos marchandises contre de l'*Opium* & contre de l'*Arac*; sçachant que la premiere de ces marchandises sur-tout est d'un grand prix dans la Chine, particulièrement dans ce tems-là, où ce Royaume en manquoit. En un mot, dans cette premiere course, nous fûmes jusqu'à *Juskan*; nous fîmes un très-bon voyage, où nous employâmes neuf mois, & nous retournâmes à Bengale, fort contents de ce coup d'essai.

J'ai observé que mes compatriotes sont fort surpris des fortunes prodigieuses que

sont dans ces pays-là les Officiers que la Compagnie y envoie, & qui y gagnent en peu de tems soixante, soixante-dix, & quelquefois jusqu'à cent mille livres sterling.

Mais la chose n'est pas surprenante pour ceux qui considerent le grand nombre de Ports où nous avons un libre commerce, où les habitans cherchent, avec la plus grande ardeur, tout ce qui vient des Pays Etrangers, & qui plusest, où l'on peut acheter un si grand nombre de choses qu'on peut vendre ailleurs, en y faisant un profit très-considérable.

Quoi qu'il en soit, je gagnai beaucoup dans ce premier voyage; j'y acquis des lumieres pour faire de plus gros gains; & si j'avois eu quelque vingtaine d'années de moins, j'y serois resté avec plaisir, bien sûr d'y faire ma fortune: mais j'étois plus que sexagénaire; j'avois des richesses suffisamment, & j'étois sorti de ma Patrie moins pour acquérir des trésors, que pour satisfaire à un desir inquiet de roder par tout le monde. C'est avec bien de la justice que j'appelle ce desir *inquiet*; car quand j'étois chez moi, je n'avois point de repos que je ne fusse dans quelque course; & quand je courois j'étois impatient de revoir mon pays. Ainsi le gain me touchoit fort peu, puisque j'étois riche, & que naturellement

je n'étois pas avare ; je crus donc n'avoir guères profité par ma course, & rien ne pouvoit me déterminer à en entreprendre d'autres que le desir de voir de nouveaux pays ; mon œil étoit semblable à celui dont parle Salomon , *qui n'étoit jamais rassasié de voir* ; & mes voyages, bien loin de me contenter, ne faisoient qu'animer ma curiosité pour d'autres voyages. J'étois venu dans une partie du monde, dont j'avois entendu parler beaucoup, & j'étois résolu d'y voir tout ce qu'il y avoit de plus remarquable, pour pouvoir dire que j'avois vu tout ce qui méritoit d'être vu dans le monde.

Mon compagnon de voyage avoit des idées toutes différentes des miennes. Je ne le dis pas pour faire comprendre que les siennes étoient les moins raisonnables ; au contraire, je conviens qu'elles étoient plus justes & mieux assorties aux vûes d'un Marchand, dont la sagesse consiste à s'attacher aux objets les plus lucratifs.

Cet honnête-homme ne songeoit qu'au solide, & il auroit été content d'aller & de venir toujours par les mêmes chemins, & de loger dans les mêmes gîtes, tout comme un cheval de poste, pourvu qu'il y eût *trouvé son compte*, selon la phrase marchande ; au lieu que j'étois un vrai

aventurier, à qui une chose déplaçoit dès que je la voyois pour la seconde fois.

D'ailleurs, j'avois une impatience extraordinaire de me voir plus près de ma patrie, & je ne sçavois comment faire pour me procurer cette satisfaction. Dans le tems que mes délibérations ne faisoient que me rendre plus irrésolu, mon ami, qui cherchoit toujours des occupations nouvelles, me proposa un autre voyage vers les Isles d'où l'on tire les Epiceries, afin d'y charger une cargaison entière de Clous de Girofle. Son intention étoit d'aller aux Isles *Manilles*, où les Hollandois font le principal commerce, quoiqu'elles appartiennent en partie aux Espagnols.

Nous ne trouvâmes pas à propos cependant d'aller si loin, n'ayant pas grande envie de nous hasarder dans des endroits où les Hollandois ont un pouvoir absolu, comme dans l'Isle de *Java*, dans celle de *Céylan*, &c. Tout ce qui retarda le plus notre course, c'étoit mon irrésolution ; mais, dès que mon ami m'eut gagné, les préparatifs furent bientôt faits. N'ayant rien de meilleur à faire, je trouvois dans le fond que courir çà & là, dans l'attente d'un profit aussi grand que sûr, donnoit plus de satisfaction que de rester dans l'inaction, qui étoit, selon mon penchant naturel, l'état

le plus triste & le plus malheureux de la vie. Je m'y résolus donc ; nous touchâmes à l'Isle de Bornéo , & à plusieurs autres dont j'ai oublié le nom ; & notre voyage, qui ne réussit pas moins bien que le premier , ne dura en tout que cinq mois.

Nous vendîmes nos Epiceries, qui consistoient principalement en Clous de Girofle, & en Noix de Muscade , à des Marchands de Perse, qui vouloient les emporter avec eux dans le Golphe Perlique ; nous y gagnâmes cinq pour un , & par conséquent nous y fîmes un profit extraordinaire.

Quand nous fîmes nos comptes , mon ami me regarda avec un sourire : *Eh bien !* me dit-il , en insultant à mon indolence naturelle , *ceci ne vaut-il pas mieux que d'aller courir de côté & d'autre , comme un fainéant , & d'ouvrir de grands yeux pour voir les extravagances des Payens ?* Pour dire la vérité, mon ami, *lui répondis-je*, » je commence à être un Profélite du commerce ; mais permettez-moi de vous dire, » *continuai-je*, que si un jour je puis me rendre maître de mon indolence , tout vieux que je suis , je vous laisserai , à force de vous faire courir le monde avec moi ; vous n'aurez pas un moment de repos, je vous en réponds. «

Peu de tems après notre retour, un Vais-

seau Hollandois de deux cents tonneaux à-peu-près arriva à Bengale ; il étoit destiné à aller visiter les Côtes , & non pas à passer & repasser d'Europe en Asie , & d'Asie en Europe. On nous débita que tout l'Equipage étant devenu malade , & le Capitaine n'ayant pas assez de gens pour tenir la mer , le navire avoit été forcé de relâcher à Bengale ; que le Capitaine ayant gagné assez d'argent , avoit envie de retourner en Europe , & qu'il avoit fait connoître qu'il vouloit vendre son Vaisseau.

J'eus le vent de cette affaire plutôt que mon Associé , & ayant grande envie de faire cet achat , je courus au logis pour l'en informer. Il y songea pendant quelque tems ; car il n'étoit nullement homme à précipiter ses résolutions. *Ce bâtiment est un peu trop gros*, me dit-il ; *mais cependant il faut que nous l'ayons.*

Là-dessus nous achetâmes le Vaisseau, nous le payâmes , & nous en prîmes possession ; nous nous résolûmes à en garder les Matelots pour les joindre à ceux que nous avions déjà ; mais tout d'un coup ayant reçu chacun, non leurs gages , mais leur portion de l'argent qui avoit été donné pour le Navire, ils s'en allèrent. Nous ne scûmes pas , pendant quelque tems , ce qu'ils étoient devenus , & nous apprîmes à la fin qu'ils

avoient pris tous la route d'*Agra*, lieu de la résidence du Grand - Mogol; que de-là ils avoient dessein d'aller à *Suratte*, afin de s'y embarquer pour le Golphe Perlique.

Rien ne m'avoit si fort chagriné depuis long-tems, que de ne les avoir pas suivis; une telle course, dans une grande compagnie, qui m'auroit procuré en même tems & du divertissement & de la sûreté, auroit été mon vrai balot. D'ailleurs, j'aurois vu le monde, & en même tems j'aurois approché de ma patrie: mais ce chagrin passa peu de jours après, quand je sus quelle sorte de Messieurs c'étoient que ces Hollandois. L'homme qu'ils appelloient Capitaine n'étoit que le Canonnier. Ils avoient été attaqués à terre par des Indiens qui avoient tué le véritable Commandant du Vaisseau avec trois Matelots. Là-dessus ces drôles, au nombre de onze, avoient pris la résolution de s'en aller avec le Vaisseau. Ils l'avoient fait, après avoir laissé en effet à terre le Contre-Maitre & cinq hommes, dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Quoi qu'il en soit, nous crûmes avoir un bon droit pour la possession du Vaisseau, quoique nous sentissions bien que nous ne nous étions pas informés assez exactement du titre de ces malheureux, avant que de faire le

le marché. Si nous les avions questionnés comme il falloit, ils se seroient coupés, selon toutes les apparences; ils seroient tombés en contradiction les uns avec les autres, & peut-être chacun avec soi-même. Il est vrai qu'ils nous montrèrent un transport, où étoit nommé un *Emmanuel Cloosferhooven*; mais je m'imagine que tout cela étoit supposé; cependant, dans le temps que nous fîmes le marché, nous n'avions aucune raison de les soupçonner.

Nous voyant maîtres d'un si grand Bâtiment, nous engageâmes un plus grand nombre de Matelots Anglois & Hollandois, & nous nous déterminâmes à un second voyage du côté du Sud vers les *Iles Philippines & Molucques*, pour chercher des Clous de Girofle.

Pour ne pas arrêter long-tems le Lecteur sur des choses peu dignes d'attention, ayant encore tant de choses remarquables à lui raconter, je dirai en peu de mots que je passai six ans dans ce pays à négocier avec beaucoup de succès, & que la dernière année je pris, avec mon associé, le parti d'aller dans notre Vaisseau faire un tour vers la Chine, après avoir acheté du riz dans le Royaume de Siam.

Dans cette course, étant forcés par les vents contraires d'aller & de venir pendant

quelque tems dans les Détroits qui séparaient les Isles Molucques, nous ne nous en fûmes pas plutôt débarrassés, que nous aperçûmes que notre Navire s'étoit fait une *voie d'eau*, & quelque peine que nous prissions, il nous fut impossible de découvrir où c'étoit. Cet inconvénient nous obligea de chercher quelque port, & mon associé, qui connoissoit ces pays mieux que moi, conseilla au Capitaine d'entrer dans la rivière de *Cambodia*. Je dis le Capitaine; car ne voulant pas me charger du commandement de deux Vaisseaux, j'avois établi pour mon Capitaine de celui-ci notre Contre-Maitre M. Thompson. La rivière dont je viens de parler est au Nord du Golphe qui va du côté de Siam.

Pendant que nous étions là, & que nous allions tous les jours à terre pour avoir des rafraichissemens, il arriva un matin qu'un homme vint me parler avec empressement. C'étoit un second Canonnier d'un Vaisseau des Indes Anglois, qui étoit à l'ancre dans la même rivière près de la ville de *Cambodia*. Il me parla Anglois: *Monsieur*, me dit-il, *vous ne me connoissez pas, & cependant j'ai quelque chose à vous dire qui vous touche de près.*

Le regardant attentivement, je crus d'abord le connoître; mais je me trom-

pois. » Si cette affaire me regarde de près, *lui répondis-je*, sans que vous y soyez intéressé, qu'est-ce qui vous porte à me la communiquer? « *J'y suis porté*, répartit-il, *par le grand danger qui vous pend sur la tête, sans que vous en ayez la moindre connoissance.*

» Tout le danger où je crois être, *lui répliquai-je*, c'est que mon Vaisseau a fait une *voie d'eau*; mais j'ai dessein de le mettre sur le côté pour tâcher de la découvrir. « *Monsieur, Monsieur*, me dit-il, *si vous êtes sage, vous ne songerez point à tout cela, quand vous sçavez ce que j'ai à vous dire. Sçavez-vous que la ville de Cambodia n'est pas fort loin d'ici, & qu'il y a près de-là deux gros Vaisseaux Anglois & trois Hollandois?* » Eh bien! qu'est-ce que cela me fait, *lui répondis-je?* » Comment! *Monsieur*, répartit-il, *est-il de la prudence d'un homme qui cherche des aventures, comme vous, d'entrer dans un port sans examiner auparavant quels Vaisseaux peuvent être à l'ancre, & s'il est en état de leur faire tête? Vous sçavez bien, je m'imagine, que la partie n'est pas égale.*

Ce discours ne m'étonna point du tout, parce que je n'y comprenois rien; je dis à mon homme qu'il s'expliquât plus clairement; & que je ne voyois aucune raison

pour moi de craindre les Vaisseaux des Compagnies Angloise & Hollandoise, puisque je ne faudois point les droits, & que je ne faisois aucun commerce défendu. Fort bien, Monsieur, me dit-il, en souriant d'un petit air aigre-doux, si vous vous croyez en sûreté, vous n'avez qu'à rester ici; je suis mortifié pourtant de voir que votre sécurité vous fait rejeter un avis salutaire. Soyez persuadé que, si vous ne levez l'ancre dans le moment, vous allez être attaqué par cinq chaloupes remplies de monde, & que si l'on vous prend, on commencera par vous pendre comme un Pirate, quitte à vous faire votre procès après. J'aurois cru, Monsieur, qu'un avis de cette importance m'auroit procuré une meilleure réception que celle que vous me faites. » Je n'ai jamais été ingrat, lui dis-je, pour ceux qui m'ont rendu service; mais il est absolument impossible de comprendre le motif du dessein que, selon vous, on a pris contre moi. Cependant je veux profiter de vos conseils, & puisqu'on a formé un projet si abominable contre moi, je m'en vais dans le moment, & je donnerai ordre qu'on mette à la voile si on a bouclé la voie d'eau, ou si elle ne nous empêche pas de tenir la mer. Mais, Monsieur, faudra-t-il que je prenne ce parti-là sans savoir cette affaire à fond, & ne pour-

riez-vous pas me donner quelques lumières là-dessus?

Je n'en sçais qu'une partie, me dit-il; mais j'ai avec moi un Marinier Hollandois, qui pourroit vous en instruire, si le tems le permettoit. Vous ne sçauriez l'ignorer entièrement vous-même; car voici ce dont il s'agit. Vous avez été avec le Vaisseau à Sumatra, où le Capitaine a été tué avec trois de ses gens par les Insulaires, & vous vous en êtes allé avec le Vaisseau pour exercer la piraterie. Voilà la base de toute cette affaire, & l'on vous exécutera en qualité de Pirate, sans beaucoup de façon. Vous sçavez bien que les Vaisseaux Marchands n'en font pas beaucoup avec les Ecumeurs de Mer, quand ils les ont en leur pouvoir.

» Vous parlez bon Anglois à présent, lui dis-je, & je vous remercie. Quoique nous n'ayons aucune part dans le crime dont vous venez de parler, & que nous ayons acquis la propriété du Vaisseau par les voies les plus légitimes, je veux pourtant prendre mes précautions pour éviter le malheur dont votre discours me menace. « Prendre vos précautions, Monsieur, me répondit-il brusquement! vous vous servez d'une expression bien faible. La meilleure précaution ici, est de se mettre au plus vite à l'abri du danger.